TOME IIe. IIe ANNÉE.

1er MARS. — No 9.

LE POLONAIS

JOURNAL

des Intérêts de la Pologne,

DIRIGÉ

PAR UN MEMBRE DE LA DIÈTE POLONAISE.



PARIS.

AU BUREAU DU POLONAIS, RUE NOTRE-DAME-DES-VICTOIRES, No 34.

1834.

Le Polonais paraît sous les auspices des Pairs de France et des Députés, dont les noms suivent :

MM. Le Cte Raymond de Bérenger, le Maréchal Mis de Grouchy, le Comte Lanjuinais, le Comte de Montalembert, le Duc de Plaisance, le Duc de Valmy, Pairs de France. — MM. Arago, le Général Bachelu, le Général Bertrand, Charles Comte, de Cormenin, de Corcelles, Coulmann, le Marquis de Grammont, Jouffroy, N. Koechlin, le Général Lafayette, Georges Lafayette, Jacques Laffitte, le Comte de Las Cases, père ; Odilon Barrot, le Comte de Sade, le Général Subervic, Victor de Tracy, Députés.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LA IXe LIVRAISON.

1er MARS 1834.

Le Polonais donnera dans ses prochaines livraisons les articles suivans : 1° Intrigues de la Russie. — 2° Recrutement de l'armée russe. — 3° Sur la loi du 21 Avril contre les réfugiés. — 4° Les Russes à Varsovie. Conclusion. — 5° La deuxième partie de l'article intitulé : Essai sur l'esprit et les mœurs de la Russie. — 6° La Vierge martyre ou l'ange de la liberté (article littéraire), etc., etc.

LE POLONAIS,

JOURNAL
DES INTÉRÊTS DE LA POLOGNE.

POLITIQUE.

L'EMPEREUR NICOLAS,

OU LE GRAND HOMME DE LA RUSSIE.

Le rôle que joue la Russie dans la politique générale, son influence dans les cabinets, son système d'empiétement suivi avec tant de vigueur et de constance, répandent aujourd'hui un intérêt particulier sur tout ce qui a rapport à cet empire. Les uns cherchent le secret du mal dans les exigences de la noblesse russe, les autres croient le trouver dans le caractère du souverain.

Dans cette diversité d'opinions, il ne sera pas sans intérêt d'esquisser le caractère de l'empereur Nicolas, afin d'être à même d'apprécier ses qualités et ses défauts.

A juger ce souverain d'après ce qu'il a été dans sa jeunesse, on peut dire qu'il est presque nul : tempérament sauvage retenu par la crainte, désir de la vengeance que ne maîtrisait aucun noble sentiment, médiocrité dans la conception et dans la pensée ; voilà ce qui caractérise la jeunesse du grand-duc Nicolas, qui paraissait bien inférieur en tout à ses frères aînés. Il n'en était pas ainsi d'Alexandre, qui se fit distinguer dans sa jeunesse par la bonté et la douceur de son caractère. Le commencement de son règne présagea à son peuple un heureux avenir, des institutions plus ou moins libérales, le triomphe de l'humanité ; et quoique la sincérité de ses intentions ait été mise en doute, ces intentions néanmoins ont produit de bons résultats. L'emportement brutal et sauvage de Constantin était généralement connu, il ne le dissimulait pas, il se piquait même d'être franchement méchant. Il possédait cependant, jusqu'à un certain degré, une qualité qui le rendait un peu moins odieux : la justice ; et si Alexandre se faisait gloire de ses sentimens d'humanité, Cons-

tantin prétendait au renom d'homme juste, et souvent il le mérita. Mais Nicolas ne montra réellement, dans sa jeunesse, que peu de qualités pour compenser ses nombreux défauts; nous en appelons même à ses adulateurs. Avare de bien, insouciant pour les sciences et les arts, égoïste, il passa ses premières années oublié des Russes eux-mêmes. Pour compléter son éducation ébauchée, et qui se bornait dans le verbiage de plusieurs langues et quelques connaissances superficielles, on le fit voyager en Allemagne, en Hollande et en Angleterre; et ce ne fut qu'après son mariage avec la fille du roi de Prusse, que Nicolas devint un peu plus connu dans le monde politique. Des motifs puissans déterminèrent Alexandre à le désigner comme son successeur, au détriment du grand-duc Constantin. Nicolas, destiné à régner sur la Russie, fut cependant exclu par l'empereur Alexandre, de toute participation aux affaires. Ainsi dépouillé de toute influence politique, il passait son temps à jouer des vaudevilles dans sa petite cour. Cependant l'empereur, voyant avec regret l'oisiveté dans laquelle vivait son frère, le nomma commandant du génie, poste éminent qui exige de grandes connaissances. Nicolas crut pouvoir suppléer à la science qui lui manquait, en faisant des *parades* militaires, et en introduisant une discipline d'une sévérité inouie. Il poussa un jour la cruauté jusqu'à faire fustiger publiquement un élève de l'école du génie, qui avait manqué de respect à son supérieur; cette punition infame allait être terminée, quand il arriva lui-même. Furieux de ce que le jeune homme avait montré une certaine fierté pendant l'exécution, il donna ordre de la continuer, et l'élève, meurtri par les coups, mourut peu de temps après. Nicolas montra si peu de discernement et d'aptitude dans les fonctions qui lui étaient confiées, que la science du génie, sous sa direction, rétrograda de quelques années. Aussi il en ressentit les effets, quand il se vit obligé d'emprunter, pendant la guerre de la Turquie, des officiers du génie et des quartier-maîtres à l'armée polonaise.

La flatterie, compagne inséparable des princes, a découvert cependant des qualités dans Nicolas : on le dit excellent époux, bon père, et possédant une volonté de fer, une énergie à toute épreuve. Nous sommes loin de lui contester ces qualités, mais que sont-elles devant ses défauts? S'il est bon père de famille, pourquoi est-il sourd aux cris et aux plaintes des parens aux-

quels il ravit leurs enfans? S'il a de l'énergie, pourquoi n'en montre-t-il que dans des actes de vengeance et de brutalité? Pourquoi ne rejette-t-il pas les conseils pernicieux de ceux qui ont, dit-on, contribué à consolider l'œuvre d'iniquité consommée en Pologne?

Les belles qualités privées d'un souverain ne rendent pas seules un peuple heureux; souvent, au contraire, elles contribuent à diminuer les ressources gouvernementales du prince.

La vie politique de Nicolas ne commence qu'à la mort d'Alexandre, et les vingt-sept années qui précédèrent son avénement au trône ne sont qu'un panorama bizarre de revues militaires, de bals, de voyages, etc., sans nul intérêt pour l'histoire. On sait que la mort d'Alexandre fut le signal d'une insurrection préparée en grande partie par les premières familles russes. C'est à Pétersbourg qu'elle éclata; mais malheureusement elle ne trouva point encore le peuple mûr pour la liberté. C'est ainsi que Nicolas vit presque s'écrouler son trône au moment d'y monter, et se méfiant des avis des Russes, il s'adressa à un général polonais, qui lui conseilla de se montrer au peuple pour l'apaiser. Le nouvel empereur suivit ce conseil, et sortit de son château au moment où le combat était vivement engagé sur la place de Saint-Isaac, éloignée de deux portées de canon du lieu où Nicolas devint héros pour la première fois. Nous laissons au lecteur le soin d'apprécier cette démarche, nécessitée par les circonstances, et que les stipendiaires de la Russie ont élevée jusqu'aux nues. Les patriotes russes furent vaincus dans leurs tentatives, non par le courage du czar, mais par l'inopportunité de l'attaque.

Cependant l'empereur a trouvé des panégyristes jusque dans la capitale de la France. La *Revue de Paris* a exploité les vertus de ce prince, et prétend être bien informée en disant que la tentative d'insurrection à Saint-Pétersbourg avait pour objet le pillage et le massacre des étrangers et des agens diplomatiques. Si l'auteur de l'article inséré avec tant de complaisance dans la *Revue* est un Russe, il a calomnié des noms honorables, les intentions les plus pures de ses compatriotes; s'il est étranger, il est étonnant qu'il ignore une chose parfaitement connue. Il n'a pas lu sans doute le rapport officiel de la conjuration secrète inséré dans la *Gazette de Saint-Pétersbourg*. C'est là qu'il aurait pu apprendre que les conjurés ne pensaient nullement au pillage,

mais à la réforme politique de la Russie et à briser le joug odieux de la servitude.

Jamais monarque n'a eu une occasion plus favorable pour se montrer magnanime envers son peuple que celle qui s'offrait à Nicolas à son avénement au trône. Dans un état despotique, la punition pour un crime d'état est pure vengeance. N'était-il pas plus politique, plus digne du souverain de commencer son règne par la clémence? Le tribunal qu'il institua à cette occasion condamna les principaux accusés, privés de défenseurs, à la peine de mort. Nicolas, commuant la peine, ordonna qu'ils seraient pendus au lieu d'être fusillés, et il frappa de persécutions les familles des victimes. Les frères Mourawief furent envoyés dans les mines, sans décret. L'épouse de Riléief chercha vainement un abri contre sa fureur. Nicolas a juré de ne jamais user de son privilége de grâce; cependant il veut se faire à tout prix adorer comme le représentant de Dieu. Nouveau Nabuchodonosor, il veut que l'on s'incline devant sa face d'airain. S'il se croit l'image de la divinité, il ne donne pas une bonne opinion de la clémence divine. On pourrait plutôt dire qu'il représente l'enfer sur la terre, et qu'il règne par le droit du démon. Nous allons citer des faits pris entre mille, et qui nous prouveront comment *le divin Nicolas* envisage la clémence.

Le tribunal de la diète polonaise avait absous les accusés de crime d'état : Nicolas donna ordre de les transférer des prisons de Varsovie dans les souterrains infects de la citadelle de Saint-Pétersbourg, où ils sont restés un an.

Le lieutenant-colonel Krzyżanowski, condamné à trois années de réclusion en Pologne, fut retenu arbitrairement en prison, au fond de la Russie, par ordre de l'empereur, et n'a jamais revu sa patrie.

Un officier russe, Cerebrykow, condamné à deux ans de prison, a été détenu quatre ans par ordre de Nicolas.

M. Pininski, accusé d'avoir facilité à son compatriote, M. Moszynski, les moyens de sortir de prison, fut renvoyé de la plainte par le tribunal, et transporté en Sibérie par ordre du czar. Le fils de M. Pininski lui demanda la permission d'accompagner son père. Nicolas accueillit sa demande, à condition qu'il ne pourrait jamais revenir en Pologne.

Le décret condamnant le prince Sanguszko à la déportation

en Sibérie fut soumis à l'empereur, avec prière de commuer la peine. Le monarque clément écrivit lui-même, pour toute réponse, sur la marge du décret : *Il fera ce voyage à pied.*

Nicolas ne s'est pas montré moins inexorable envers les femmes :

Les épouses des conjurés russes demandaient la permission de suivre leurs maris : l'empereur exauça leurs vœux, sous la clause que leurs enfans seraient réduits à la condition de *serfs*. Ce ne fut qu'après les pressantes représentations de plusieurs ambassadeurs étrangers, dont l'un était même beau-frère d'un condamné, que cette clause fut révoquée.

Ces faits, auxquels il nous serait facile d'en ajouter un très grand nombre, auraient flétri à jamais tout autre monarque, et pourtant de quels forfaits encore plus grands n'est-il pas accusé?

Bientôt après la mort d'Alexandre, le bruit courut que l'impératrice sa femme était enceinte, et presque aussitôt l'impératrice mourut de mort subite.

Diebitsch, vainqueur en Turquie, échoua contre les Polonais. Il était donc nécessaire de le révoquer. Mais la révocation aurait été considérée comme un aveu de défaite. La grandeur de la Russie en aurait souffert. L'empereur, pour sauver la gloire de ses armées, envoya Orloff au quartier-général, et l'infortuné Diebitsch cessa d'exister.

Des circonstances semblables amenèrent la mort du grand-duc Constantin et de la princesse Łowicz, sa femme (1).

Nicolas, vainqueur dans les rues de Saint-Pétersbourg, résolut de montrer ses talens militaires. Il suivit l'armée dans l'expédition de Turquie, et voulut participer au commandement général de l'armée. Si le début de la campagne ne fut pas glorieux pour les armées russes, c'est à cette intervention de Nicolas qu'on le doit. Diebitsch remplaça Wittenstein dans les fonctions de général en chef, à condition de les remplir sans le contrôle de l'empereur, et force fut à Nicolas de céder. Bientôt après on l'accusa d'avoir profité de la mitraille et des boulets turcs pour se débarrasser d'une très grande partie du régiment des chasseurs de la garde, dont le seul crime était d'avoir des officiers soupçonnés de libéralisme.

(1) Voyez la brochure intitulée *Orloff l'Empoisonneur*, publiée en Allemagne, et prohibée sévèrement en Russie et en Prusse.

Le panégyriste de Nicolas prétend, dans la *Revue de Paris*, que l'empereur a montré beaucoup de présence d'esprit et de courage pendant les dernières émeutes de Saint-Pétersbourg, à l'occasion du choléra. Voici ce que dit à ce propos un témoin oculaire, et bien digne de foi : « Avant l'apparition du choléra à Saint-Pétersbourg, un grand mécontentement régnait parmi le peuple, qui s'intéressait vivement à la révolution de Pologne, malgré les efforts du gouvernement pour porter son attention sur d'autres sujets.

« Entre autres moyens pour y parvenir, on lui parlait presque continuellement de l'approche du choléra et des ravages de cette maladie. Le peuple, devinant les intentions du gouvernement, n'ajoutait aucune foi au choléra, même alors qu'il régnait dans la ville; et il est presque certain aujourd'hui que si cette maladie fit tant de victimes, il faut s'en prendre au gouvernement russe, qui cherchait, à l'aide du choléra, à détourner l'attention publique des affaires de Pologne. La foule ne criait point, comme le prétend l'auteur du panégyrique : *Que l'empereur se montre!* mais elle répétait continuellement : *On nous empoisonne!* Les malades se révoltaient dans les hôpitaux, où l'on assassinait les gens de la police, les gendarmes et les médecins. La populace ameutée arracha même des hôpitaux des hommes en pleine santé, que l'on y avait jetés comme attaqués de la maladie.

« L'empereur se trouvait alors à Carskoe-Selo, entouré d'un triple cordon de cavalerie. Toute la force armée de St.-Pétersbourg consistait en gendarmes, en police et quelques vétérans; le reste des régimens de la garde était campé auprès de Carskoe-Selo. Le peuple était vainqueur, et il se reposait après avoir bouleversé les hôpitaux et assassiné ceux qui s'opposaient à ses desseins, car il ne se montrait pas disposé à renouveler ces scènes tumultueuses. Ce ne fut que vingt-quatre heures après que les troupes entrèrent dans la ville, où l'empereur n'arriva lui-même que le lendemain, lorsque les soldats encombraient les places publiques et les rues. Les attroupemens n'étaient alors composés que de curieux. Ce prince n'est point entré seul à St.-Pétersbourg, mais il était entouré de cosaques. Il est vrai qu'il s'est arrêté devant un groupe auquel il adressa entre autres les paroles suivantes : *Que signifient ces rassemblemens? voulez-vous imiter les Polonais et les Fran-*

çais? Un moment après, une voix se fit entendre : *Ce sont les Polonais qui nous empoisonnent!* et ce cri fut répété par la populace ignorante et stupide. Ces rassemblemens ne se dispersèrent pourtant point tranquillement ; on attaquait les passans ; on fouillait dans les poches pour trouver du poison ; et si par malheur elles contenaient du chlore, on forçait le porteur à l'avaler, ou bien on l'assommait à coups de pierres. L'armée et les agens de police se gardaient bien d'intervenir : le gouvernement semblait jouir, de voir que le peuple prenait des victimes là où n'étaient point les coupables.

« Ces assassinats durèrent six jours, et Nicolas, pendant ce temps, put se montrer habile, mais il fut loin de se distinguer par son courage. »

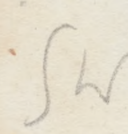
Depuis son avénement au trône, ce souverain s'est déclaré l'ennemi de toute civilisation, des institutions libérales et d'améliorations sociales ; il a presque anéanti le lycée de Carskoe-Selo, qui avait produit beaucoup d'hommes savans qui sont l'honneur de la Russie. Cette école n'est plus aujourd'hui qu'un gymnase. Il a supprimé les chaires de droit naturel dans plusieurs lycées, et soumis les professeurs à la surveillance de la police ; il a détruit la plupart des universités et des écoles en Pologne.

Voici ce qu'il répondit à la députation de la diète polonaise qui lui exprimait le vœu et la nécessité de conserver le code Napoléon : *C'est un code diabolique.*

Personne n'ignore qu'il est le chef du triumvirat absolutiste. Des hommes dignes de foi nous ont donné pour certain qu'au mois de juin 1831, on vendait publiquement des garçons à St.-Pétersbourg, sur le marché appelé *Etroit*. L'amiral Mordwinow et le sénateur Soumorokoff représentèrent à l'empereur, au commencement de son règne, le besoin de donner à la Russie des lois solides et durables ; Nicolas parut partager cette opinion, et nomma une commission composée, il est vrai, d'hommes tout-à-fait serviles, pour réunir en un corps tous les ukases. On parlait beaucoup de cette collection ordonnée par l'empereur auquel on donnait le titre de *législateur*. Mais cet essai a été aussi infructueux que celui de Catherine. Les souverains, en Russie, sont un obstacle insurmontable à une bonne législation ; le czar veut lui-même donner, appliquer et faire exécuter la loi ; il serait donc forcé de se dépouiller d'une part

de son omnipotence, s'il laissait faire un code. Aussi Nicolas, bien loin d'avoir cela en vue, se borna à faire recueillir les ukases publiés par les empereurs, les impératrices, le sénat et le synode. Cette collection renferme 50,000 ukases où l'autocrate peut puiser à sa fantaisie. Nicolas aurait rendu le plus grand service à la Russie, en jetant au feu ce monstrueux chaos; mais il est incapable d'une telle action; il ne détruira rien; il sent trop son impuissance pour rien élever à la place.

Si la politique du czar est incompatible avec le bonheur de la Russie, si son caractère arrête le progrès de la civilisation, sa conduite envers la Pologne est encore mille fois plus criminelle. Lié par le serment et par des traités, il a violé le premier, il a méprisé les seconds, et, foulant aux pieds les institutions accordées à la Pologne au prix de son indépendance, il n'en a même pas donné le simulacre aux provinces polonaises anciennement incorporées à son empire; et, ce qui est pire encore, il les a dépouillées de celles qu'elles possédaient auparavant. Il a cru par là augmenter sa puissance; mais, au contraire, il l'a affaiblie : car, n'aurait-il pas mieux attaché à son trône les peuples slaves en les faisant jouir de bonnes institutions? Nicolas a consommé l'œuvre d'iniquité commencée par le partage odieux de la Pologne. Il a saisi le prétexte que lui a fourni sa révolution de 1830, pour la rayer de la liste des nations, et faire d'elle une province russe. Mais il a accompagné cette injustice d'actes les plus barbares : l'enlèvement des enfans, la déportation de familles entières, les persécutions religieuses, la destruction des établissemens scientifiques et d'éducation, la ruine du commerce, la guerre à mort déclarée à tout ce qui tient à la nationalité, au bien-être, à la gloire, sont des faits que ne peut effacer aucune vertu, réparer aucune politique. Son système d'extermination est poussé si loin à l'égard de la Pologne, que les amis même du czar ne peuvent que rougir de honte et de pitié de son indigne conduite. L'infortune des Polonais ne peut être que passagère; la main liberticide de Nicolas ne sera jamais assez puissante pour lui donner une grande durée : mais le châtiment qui viendra un jour frapper la branche des Gottorp n'aura pas de bornes. Et Nicolas, aveuglé par ses propres passions, ose encore vanter sa clémence, et dire que *Titus* à sa place n'aurait pas agi autrement! La politique de la Russie, dit-il, demande l'anéantissement de la Po-



logne. Quelle est donc cette politique qui demande l'anéantissement d'une autre nation? L'Europe doit-elle et peut-elle la souffrir? Et d'ailleurs, la Russie a-t-elle une politique nationale? Si elle existait, la Russie se mettrait au niveau des autres nations civilisées; elle aurait brisé les chaînes imposées par le czar sur la liberté et les intelligences; elle aurait grandi comme nation; et, au lieu d'antipathie entre elle et la Pologne, elle se serait liée avec elle par une alliance basée sur une juste réciprocité d'intérêts nationaux et la communauté de principes, d'ordre et de liberté. La Pologne, dans sa glorieuse lutte nationale, n'a point eu à combattre la nation russe, mais l'ambitieuse politique de son cabinet; et, si l'on a vu couler le sang d'hommes assez ignorans pour défendre le despotisme, voyons dans cette rude leçon le doigt de la Providence, qui, par ces épreuves sanglantes, purifie les peuples pour les rendre plus dignes de la liberté.

Mais, dit le panégyriste de Nicolas, l'honneur de l'armée russe, et l'opinion publique en Russie, si ouvertement manifestée par la députation des négocians de Moscou, exigeaient la destruction de la Pologne. L'honneur de l'armée russe n'est point déposé entre les mains d'un homme qui se sert d'elle comme d'un instrument aveugle pour satisfaire ses passions, qui détruit dans elle les moindres vestiges de dignité humaine! L'honneur de l'armée russe serait plus assuré, sans un despote qui excite le courage de ses soldats par le knout et les canons. Quant aux vœux exprimés à l'empereur par la députation de Moscou, on a voulu sans doute mystifier l'Europe en accordant à une députation russe une volonté indépendante. En Russie, il n'y a point d'autres députations que celles qui reçoivent l'ordre de partir, des fonds pour faire le voyage, et les discours préparés d'avance. Cette députation n'est-elle pas même un argument de plus en faveur de la bonne disposition des esprits en Russie pour la révolution polonaise, puisque Nicolas s'est cru forcé d'éveiller ainsi les haines nationales et flatter les préjugés de son peuple?

Un fait bien avéré, c'est que la Russie n'a pas été, comme le prétend son gouvernement, indifférente aux progrès des autres peuples; l'étoile bienfaitrice de la civilisation commence à y répandre sa lumière, et pendant la révolution polonaise de 1830, beaucoup de Russes se montraient bien disposés pour

elle. Il est prouvé que, malgré toute la vigilance du gouvernement russe, un certain nombre d'officiers et de soldats quittèrent leurs rangs pour prendre du service dans l'armée polonaise. La nouvelle de la révolution polonaise fut reçue à Saint-Pétersbourg avec moins d'indignation qu'on ne le pense, car nous tenons d'un témoin oculaire, que, dans plusieurs réunions secrètes, des toasts en l'honneur de la Pologne furent portés avec enthousiasme.

A la nouvelle de quelque succès obtenu par l'armée polonaise, les Polonais résidant à Saint-Pétersbourg recevaient secrètement des félicitations de la part des Russes eux-mêmes. La mauvaise foi et l'exagération qui présidaient à la rédaction des bulletins russes n'ont produit en Russie aucun effet; ils ont même contribué à affaiblir la confiance dans les rapports officiels, dont la plupart parlaient d'éclatantes victoires remportées sur les Polonais, même alors que l'armée russe éprouvait des échecs. Le mécontentement augmentait encore par les bruits qui exagéraient les pertes de l'armée russe. Ainsi, on doublait, on triplait le nombre des blessés et des tués; on s'égayait aux dépens de l'armée active : on l'appelait *l'armée inactive;* on s'entretenait des succès croissans des Polonais; on énumérait les régimens russes qui avaient passé de leur côté; on assurait que les Polonais avaient massacré Diebitsch, qu'ils avaient fait prisonnier le grand-duc Michel, que l'armée russe avait été détruite, que la Finlande était en complète insurrection, ainsi que toutes les provinces polonaises; en un mot, on répandait les bruits les plus sinistres, et beaucoup y ajoutaient foi.

Dans cet état de choses, le gouvernement russe crut devoir user d'un nouvel expédient, qui devait ranimer l'esprit du public et exciter sa haine contre les Polonais. Un article fut inséré dans *l'Abeille du Nord*, au mois d'avril 1831, dans le but de prouver les droits de Nicolas à la possession de la Pologne, les bienfaits accordés à ce pays par l'empereur Alexandre, et les sacrifices que Nicolas avait faits pour cette nation; en outre il s'agissait de l'ingratitude des Polonais, des avantages que leur avait valu leur union avec la Russie, et des pertes que cette union faisait éprouver à celle-ci. L'article se terminait ainsi : « Si notre monarque condamnait la Pologne à une existence indépendante, s'il la repoussait de sa paternelle sollicitude en la li-

vrant à son propre sort, nous aurions vu cette même Pologne, qui semble vouloir se détacher de nous aujourd'hui, se réfugier sous notre tutelle, implorer notre secours. » Cet article produisit l'effet contraire à celui que l'on désirait. Les uns en tiraient la conséquence que puisque la Pologne n'offrait aucun avantage à la Russie, il valait mieux l'en séparer; les autres y croyaient voir un moyen dont se servait le gouvernement pour préparer l'opinion publique à la séparation de la Pologne, qu'il n'avait plus la force de conserver. Nicolas, voyant enfin que l'article publié par son ordre avait manqué son but, fit venir une députation de Moscou, et c'est à cette députation que les feuilles stipendiées de la Russie ont prêté des intentions antipolonaises.

Il nous paraît donc évident, d'après ce que nous avons dit, que la politique de la Russie n'est autre chose que la politique de son souverain; que la première n'existe que de nom; qu'elle n'est pas assez puissante pour agir; qu'elle est presque aussi favorable à la cause polonaise que celle de l'empereur lui est hostile; que la haine de la nation russe contre la Pologne, a été allumée et entretenue par l'empereur lui-même. Comment donc ose-t-on soutenir qu'après la chute de la Pologne, la Russie exige la destruction totale des institutions polonaises, institutions qu'elle souhaite pour elle-même! Comment soutenir que c'est pour répondre aux vœux de la Russie, et dans un but d'ordre et de sécurité publique, que Nicolas inflige à la Pologne d'atroces persécutions!

Le czar prétend justifier sa conduite à l'égard de la Pologne par sa politique, qu'il appelle *russe*. C'est ainsi qu'il jette sur le compte de la nation le blâme d'actes criminels dont il est seul coupable; l'histoire est là pour le prouver. C'est elle qui se chargera de flétrir les crimes d'un homme qui a abreuvé de larmes et de sang un peuple héroïque. La soif de la vengeance a fait de Nicolas l'exterminateur de la Pologne. Ses courtisans applaudissaient à son système, et y trouvaient leur propre intérêt, surtout dans la confiscation des fortunes; mais la nation russe est loin d'approuver ce système; elle en a une véritable horreur. Demandons aux malheureux Polonais qu'on déporte tous les jours dans l'intérieur de la Russie, si, dans ce pays, ils n'ont pas reçu des preuves de bienveillance et d'intérêt? si la partie éclairée de la nation russe ne répète pas avec admiration

le nom des proscrits polonais ! Le temps viendra, et peut-être plus tôt qu'on ne le pense, que la régénération de la Pologne précédera la grande émancipation des peuples slaves ; mais avant toute chose, persévérance, union, espoir (1) !

POLOGNE ET RUSSIE.

On sait les fruits que produisit au quinzième siècle cette célèbre émigration si bien peinte par M. Villemain, dans son bel ouvrage de *Lascaris*. Tous ces illustres fugitifs échappés au cimeterre turc, répandirent en Europe le goût des études anciennes. Ils ne firent point la renaissance, car déjà l'Italie avait eu son grand siècle de poésie ; mais ils ajoutèrent au mouvement, et surtout ils firent détester l'ignorance et la barbarie.

La France, en ce moment, s'enrichit, comme l'Italie du quinzième siècle, de plusieurs émigrations de caractères fort différens, et qui toutes seront un jour appréciées par l'histoire. L'émigration polonaise se distingue entre elles, par son importance, par l'intensité du malheur.

Nation noble, valeureuse, qui fut le rempart de la chrétienté, et qui maintenant est dispersée sur toute la surface de la terre ; nation martyre en spectacle au monde, la Pologne offrira à la poésie de l'avenir le sujet d'une épopée douloureuse.

La Pologne souffre dans sa religion, dans les sentimens les plus intimes de l'homme, dans son impérissable nationalité ; mais elle traîne après elle ses fers, mais elle étale en tous lieux les blessures de ses membres affreusement mutilés, mais elle crie d'une voix puissante parmi tous les peuples, dans ses villes saccagées, dans les déserts de la Sibérie, mais elle gémit d'un gémissement qui retentit dans tous les cœurs, qui devient, par les sympathies, un gémissement universel ; on la croirait enfermée dans un tombeau, dans un tombeau scellé, gardé avec une inexorable surveillance par des hordes sans nombre façonnées à une obéissance brutale, sourdes à tout sentiment d'humanité ; mais ce tombeau est toujours vivant, mais ce tombeau est une barrière que ne saurait franchir l'inondation in-

(1) Cet article n'appartient pas à notre collaboration habituelle, il nous a été communiqué. (*Note du D.*)

cessamment menaçante du nord. Les destinées de l'Europe se reconstruisent à l'abri de ce tombeau vivant qui continue de nous protéger ; car c'est le tombeau de la noble victime chrétienne qui doit ressusciter à son jour.

Ainsi les héros morts pour nous, nos pères en gloire et en liberté, ne sont pas morts en vain ; leurs sanglantes défaites ont été pour l'Europe ce que fut jadis l'éclatante victoire de Lépante, ce que furent les triomphes inespérés du grand Sobieski.

Voyez donc ce qu'est la force des enseignemens.

La Russie se croit sans doute sur le point de réaliser les ambitieux projets de Catherine ; mais l'Europe tout entière s'éveille au milieu de ses troubles, fait taire ses passions diverses ; les peuples de l'Europe se disent entre eux : « Laisserons-nous la Russie planter ses pavillons sur les limites de deux mondes ? Laisserons-nous l'empire universel à une puissance qui sait si bien user des bienfaits de la civilisation, qui sait si bien protéger et gouverner ? N'est-ce pas elle qui d'abord a poussé un peuple généreux au désespoir, et qui ensuite s'est mise à l'exterminer pour le punir de son désespoir ? » Les souverains de l'Europe, de leur côté, ne peuvent-ils pas dire à la Russie : « Nous vous avions confié la Pologne par les imprudens traités de 1815, qu'en avez-vous fait ? Que pouvons-nous répondre à nos peuples lorsqu'ils nous demandent, avec trop de raison, compte d'un peuple qui est leur père ? A leur tour, ils nous crient de toutes parts, avec une terrible unanimité : « Qu'avez-vous fait de la Pologne ? »

Ici se présenterait la grande question de l'orient, soulevée, en dernier lieu, à une de nos tribunes législatives, par notre poète national et chrétien. Cette question devient chaque jour plus pressante, car il s'agit de savoir si l'Europe sera libre d'accomplir sa transformation, et elle ne peut l'accomplir qu'en excluant la Russie de toute espèce de patronage sur la Turquie expirante. L'anathème qui sort des ruines sanglantes de la Pologne, exclut à jamais la Russie de la confraternité européenne.

Je conseille au directeur du présent recueil de l'intituler dès à présent : *Journal des intérêts de l'Europe.*

BALLANCHE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE. — ÉMILIE PLATER.

Dors, ô ma Pologne, dors en paix dans ce qu'ils appellent ta tombe ; moi, je sais que c'est ton berceau.

F. de Lamennais.

Passe à l'entour de moi, passe, léger fantôme ;
Qu'un peuple infortuné dans son exil me nomme,
Mais qu'il me nomme avec orgueil !
Salut à toi, salut, vierge, auguste héroïne,
Jeanne d'Arc de ta France ! oh ! quel front ne s'incline
Devant ta vie et ton cercueil !

Ta vie ! elle est sublime ! ah ! que ton ame ardente
Devait souffrir de voir la Pologne mourante
Et par les rois mise en lambeaux.
Ces voraces vautours, avec des cris de joie,
Se l'étaient partagée, et dormaient sur leur proie
Qui reposait dans trois tombeaux (1).

II.

Mais dans ces trois tombeaux courait encor la vie,
Le cadavre n'était point mort ;
Il ne saurait mourir le feu qui vivifie ;
Parfois seulement il s'endort,
Et les tyrans alors triomphent par le glaive :
Le peuple esclave souffre et sert.
Mais leur règne est bien court ; la Liberté se lève
Et brise leur sceptre de fer.
Oh ! que tu dus jouir, quand tu vis ta patrie,
Tout à coup ainsi se levant,
Comme un frêle roseau, briser la tyrannie
Qui tremblait sur le sol mouvant !
Les tombeaux s'entr'ouvraient comme les tentes pleines
D'un camp qui s'éveille au matin :
Des héros en sortaient. — Ils couvrirent les plaines,
Comme des cavales sans frein.
Ils jetèrent au monde un cri d'indépendance.

(1) La Pologne partagée entre la Prusse, l'Autriche et la Russie.

Que voulaient-ils? la liberté,
Le plus beau des trésors. — Cinquante ans de souffrance
Le leur avaient bien mérité.
Au milieu de leurs rangs tu t'élanças sans crainte,
Comme un chevalier d'autrefois,
Appelant tout un peuple à la liberté sainte
Et par l'exemple et par la voix.
Que n'aurais-tu pas fait pour briser les entraves
Qui sur la Pologne pesaient,
Pour fouler à tes pieds ces bataillons d'esclaves
Qui sur son corps sanglant passaient et repassaient?

III.

Tu combattis long-tems, Héroïne inspirée!
Mais, hélas! la patrie à ses tyrans livrée
Redescendit dans son cercueil.
Ses frères, ses amis, qui devaient la défendre,
L'avaient abandonnée, et nous vîmes s'étendre
Sur elle un long crêpe de deuil.

Elle tomba. — Posant leur main lourde sur elle,
Ses bourreaux, satisfaits dans leur rage cruelle,
L'écrasent sous un joug pesant.
Oh! qui jamais souffrit un plus cruel martyre?
Attachée à sa croix, elle souffre, elle expire,
Et de ses flancs ouverts coulent des flots de sang.

Mais, par ces flots de sang, bienfaisante rosée,
La Pologne, ô mon Dieu! sera fertilisée;
Elle enfantera des héros.
Et, comme un fier lion secouant sa crinière,
Elle se lèvera puissante, libre et fière,
Et dévorera ses bourreaux.

J'en jure par le ciel, la Pologne qui tombe,
Comme autrefois le Christ, sortira de sa tombe,
Brillante comme un glaive ardent.
Un peuple d'exilés reverra sa patrie;
Ils fouleront aux pieds l'ignoble barbarie;
Ils broîront leurs fers sous la dent.

IV.

Et toi, vierge martyr, lorsqu'après ton beau rêve

De patrie et de liberté,
Tu vis cette patrie expirer sous le glaive ;
Quand son cadavre ensanglanté
Fut remis dans la tombe et scellé sous la pierre,
Ah! que ton grand cœur fut brisé!
Comme autrefois celui de Marie au Calvaire
De sept glaives il fut percé.
Tu t'offris au Seigneur toi-même en sacrifice,
Comme la fille de Jephté;
Et tu cherchas au ciel, séjour de la justice,
La patrie et la liberté.

La patrie!... elle souffre; innocente victime,
Vers le ciel elle tend les bras,
Elle pleure, elle prie... — et son tyran l'opprime,
Et le ciel ne l'écoute pas!
Et dans ses champs déserts que couvrent les ruines,
L'étranger insulte à ses maux!
Elle porte à son front la couronne d'épines,
Sa chaste robe est en lambeaux,
Son sein est laceré, son sang à flots ruisselle
Et se mêle aux pleurs des martyrs.
O vierge, dans le ciel invoque Dieu pour elle!
Offre son sang et ses soupirs
Au dieu des opprimés, au dieu de l'innocence!
Que l'aube perce enfin la nuit,
Entraînant sur ses pas le jour de la vengeance
Et de liberté qui la fuit!
Que l'étoile s'élève et plus grande et plus belle!
Qu'elle brille aux yeux des mortels!
Que ta Pologne, ô toi, vierge morte pour elle,
Puisse t'élever des autels!

JUSTIN MAURICE.

PENSÉES D'UN POLONAIS.

UNE ÉTOILE.

De temps en temps il disparaît une étoile des cieux. On la voit briller pendant des siècles; puis vient un moment où l'œil

ne l'aperçoit plus parmi ses compagnes. Elle a roulé dans l'abîme, entraînant dans sa chute une des pensées de Dieu.

Écoutez l'histoire d'une d'entre elles; elle ne sera pas longue, car sa course se dirige rapidement vers l'abîme : elle n'est pas ancienne, car il n'y a qu'un moment que ses rayons ont cessé de luire.

Vous avez vous-même contemplé sa course aventureuse, comme elle traversait l'azur, météore d'un instant, faible comme le débris d'un globe puissant dispersé autrefois dans l'espace : belle comme un monde nouveau au jour de sa naissance; et pourtant destinée à périr, quand ceux qui l'observaient la croyaient une aurore. A son court passage, vous l'avez saluée comme un berceau de lumière, et ce n'était qu'un cercueil.

Mais nous serions des ingrats, si nous pouvions oublier sitôt cette lueur fugitive, qui jeta tant de vie dans nos ames, qui sembla présager à nos yeux le commencement d'un autre soleil, et fit pâlir les vieilles planètes de rage et de honte.

Ce fut par une belle nuit d'automne qu'elle apparut pour la première fois. Ses rayons vacillans d'abord indiquaient sa faiblesse, et tous eurent pitié de cet enfant des cieux; car sa route était hérissée de globes immenses et durs, d'écueils blanchis dans la voie lactée, de froides nébuleuses, enfin de ces planètes de plomb et de sang qui se traînent éternellement au dessus de nos têtes.

Les uns pleuraient de pitié, les autres souriaient avec dédain, et tous disaient : « Que va-t-il faire ce fragment d'un monde brisé, à travers ces légions sans nombre sur cette voûte d'airain? » — Mais bientôt des éclairs de splendeur, des jets de flamme, les forcèrent au silence, ou bien ils murmuraient tout bas : « C'est une jeune comète. » Oui, c'était une jeune comète, échevelée, flamboyante, indomptable, effrénée; elle s'élança d'un bout du ciel à l'autre, sans compter les années de marche, sans compter les myriades d'obstacles, ne voyant, n'adorant que son but !

Quoique belle et brillante, elle ne rallia personne à sa cause; pas une de ses compagnes ne la précédait dans sa course, pas une seule ne marchait à sa suite. Les unes, en silence, bordaient sa route, disparaissant sous les gerbes d'étincelles qu'elle lançait en passant; les autres, plus éloignées, gravitaient dans

leur indifférence, de peur de rompre l'équilibre d'un monde si vieux. Mais il y en eut qui coururent à sa rencontre pour la heurter de leur masse. Elle ne s'arrêta pas pour cela; mais, poussant en avant, elle leur passa sur le corps, et les envoya tournoyer plus bas. Elle volait, elle volait toujours, ayant confiance dans son ange gardien et dans le Dieu qui l'avait créée, invoquant parfois de ses rayons d'or le reste des cieux; mais le reste des cieux, immobile, oubliait ces célestes destinées.

Alors elle s'arrêta, comme pour prendre haleine; mais c'était pour mourir. Se balançant dans le plus pur de l'espace, elle attendit l'avalanche de sombres étoiles qui se détachaient de toutes parts pour se précipiter sur elle. Ses derniers rayons étaient pâles et sanglans, se ranimant encore quelquefois d'une clarté suprême, éblouissant nos yeux, et faisant frémir nos cœurs de tendresse et de douleur.

Puis, nous entendîmes le choc : nous vîmes la lutte immense, et comme un nuage de sang et de feu qui s'étendit sur l'horizon, et quand il se fut dissipé, en vain cherchâmes-nous à découvrir la jeune martyre des cieux.

Où est-elle maintenant l'étoile de notre amour, l'étoile de nos espérances? N'avons-nous fait que rêver sa lumière, ou bien cette lumière a-t-elle vraiment brillé sur nous? Qui dira la route qu'elle a suivie après son désastre! Masse déserte, inanimée, sans chaleur, sans rayons, a-t-elle été s'abattre pour toujours sur des plages inconnues, ou bien ses débris se sont-ils éparpillés comme des grains de sable destinés à ne se réunir jamais?

Non! au Dieu vengeur et juste ne faisons point injure. Si du haut de son trône il a permis une éclipse, il ne permettra pas un anéantissement, et, après bien des nuits de regrets et d'angoisses, à l'horizon nous verrons poindre de nouveau ce monde qui vient de pâlir. Nous saluerons, pendant qu'il s'élèvera dans l'azur, le retour d'une course pénible, lointaine, ignorée, accomplie au sein de ténèbres épaisses et de douleurs sans nom. Alors il secouera sa crinière de rayons comme un coursier qui se prépare au combat, et les astres qu'il aura vaincus descendront à nos yeux dans l'éternel abîme.

FRAGMENS DES DZIADY,

POÈME DE MICKIEWICZ, IVe PARTIE.

(*Suite.*)

GUSTAVE. — Je sors du jardin : une puissance invisible m'attire vers le palais; des milliers de feux dissipent les ombres de la nuit; on entend les cris des cochers et le bruit des voitures; j'arrive, je me glisse légèrement, je plonge à travers les vitres un œil avide : les tables sont servies; de la musique!... des chants... on célèbre une fête!... un toast!... j'ai entendu son nom... une voix inconnue a crié qu'elle vive! des milliers de bouches l'ont répété. Puis, oh! c'est un souvenir qui tue!... le prêtre a proclamé le second nom et a crié qu'ils vivent!...

LE PRÊTRE. — Pourquoi réveiller la douleur de blessures cicatrisées? Mon fils, il faut en tout reconnaître la volonté de Dieu!...

GUSTAVE. — Mais Dieu nous avait créés pour vivre de la même vie! la même étoile a lui à notre berceau. Nous avions la même figure, le même âge, les mêmes goûts, les mêmes formes dans les pensées et la même flamme dans les sentimens... Une impénétrable identité nous lie de toutes parts... Dieu avait formé nos nœuds...

Et toi, tu les a rompus!...

Femme! futile duvet, substance aérienne!... tes traits font le désespoir des anges, et tu as l'ame plus noire que l'enfer... O Dieu! c'est donc ainsi que tu t'es laissé éblouir par l'or et la bulle pleine de vent des honneurs? Puisse tout ce que tu touches se changer en or!... partout où tu tourneras le cœur et les lèvres, embrasse, presse de l'or glacé!... Moi, si j'étais aussi maître du choix, il n'est pas de ravissante figure de vierge, telle que Dieu n'en a jamais offert de modèle, belle au dessus des anges de mes rêves, des créations des poètes, de toi-même, que je ne donnasse pour toi, pour la douceur de ton regard. Ah! si en dot coulait pour elle tout l'or du Tage, si un trône brillait pour elle dans les cieux, je la donnerais pour toi! Si en échange de tant de beauté, de tant d'or, elle demandait seulement que son amant lui consacrât une faible partie de cette vie, qu'en vain il te dévoue tout entière; si elle demandait chaque saison, chaque demi-année, une seule caresse, un seul tendre re-

gard, je refuserais. Et toi, le cœur glacé, le visage indifférent, tu as prononcé l'arrêt de ma perte ; tu as excité les flammes criminelles qui brûlent entre nous comme un enfer éternel... pour mon éternel supplice !... Tu m'as assassiné !... le ciel te punira !... Moi, je n'ai pas renoncé à me venger. Me voici ; tremblez, perfides !... (*Il tire son poignard, et avec une ironie effrénée :*) Je porte là un bijou pour les hauts seigneurs !... Oh !... je tirerai du vin pour le toast de mort !... Ah ! monstre de femme ! j'enlacerai ton cou des guirlandes de la mort ; je t'entraînerai comme ma proie aux enfers... (*Il s'arrête et réfléchit.*) Oh non ! pour t'immoler, il faut être plus encore que le premier des démons. (*Il cache son poignard.*) Que le souvenir seul la déchire ! que seul le poignard de la conscience la blesse !... J'irai... j'irai sans armes... j'irai l'atterer d'un regard dans la salle où les conviés chargés d'or crient autour de la table de noces... Moi, les vêtemens en lambeaux, j'entre ; je m'arrête... La foule surprise se lève... on porte ma santé... on me prie de m'asseoir... Moi, je me tiens immobile comme un rocher... Les cercles de danseurs se croisent à travers les chants et les cris : la Druszka (1) m'invite à danser, et moi je reste muet ! Soudain, elle, avec son charme angélique : « Mon hôte, dit-elle, d'où viens-tu ? qui es-tu ? » Moi, je ne réponds rien ; seulement, je lui lance un coup-d'œil, oh ! d'un œil, d'un œil de vipère !... J'attire tout l'enfer de mon cœur dans mes yeux : fût-elle aveugle, inanimée comme un rocher, je la transpercerais d'un coup-d'œil... Je m'infiltrerai sous ses paupières comme une fumée d'enfer, et je la lui imprimerai sur le front pour l'éternité... Tout le jour je souillerai ses chastes pensées, et la nuit j'agiterai son sommeil !...

Pourtant elle est si sensible !.. elle est tendre comme le duvet printanier des fleurs que le souffle du zéphir enlève et que la moindre rosée détache... Un battement de mon cœur va l'agiter ! chaque aigre parole la blessera !.. à l'ombre de ma douleur sa gaîté va s'éteindre... Oui, nous sentions de la même ame : à peine l'un réveillait-il une pensée, que l'autre l'avait devinée ! Dans le miroir du visage, nous voyions nos cœurs comme dans un pur ruisseau... Un sentiment a-t-il éclaté dans mes yeux, rapide comme le vol de l'éclair, il plonge au fond

(1) *Druszka* est le nom qu'on donne en Pologne à la fille qui accompagne la fiancée pendant le mariage.

de son ame et reparaît sous sa paupière : oh oui ! oui ! je l'aimais !..

On m'ordonne de lui dire adieu, de l'abandonner, de mourir ! Cœur de pierre !.. vous ne savez pas combien est cruelle la mort de l'être isolé... A sa dernière heure, il jette un regard sur le monde... il est seul dans le monde... une main amie ne ferme pas ses paupières ! un cercle en deuil n'entoure pas son lit... personne ne suivra son cercueil à la demeure de l'éternité, personne ne jettera sur lui une poignée de terre... il n'a pas un être dont il attende une larme !.. Oh ! si je pouvais seulement en rêve me montrer à toi !.: si, en souvenir de mes tourmens, un seul jour au moins tu attachais à ta robe une bande noire !.: Peut-être lancerais-tu un regard furtif, sous ta paupière brillerait une larme de douleur, et tu te dirais en soupirant : Comme il m'aimait !.. (*Avec une amère ironie.*) Arrête !.. arrête !.. être plaintif !.. loin de moi ces cris de femme... Sanglotterai-je en mourant comme un enfant gâté ? Le ciel m'a tout ravi... oui tout ; mais il ne peut m'enlever un reste de fierté... Vivant, je ne savais rien mendier à personne ; mort, je ne mendierai pas la pitié ! (*Il se poignarde.*)

Le Prêtre. — Au secours ! grand Dieu ! l'agonie l'oppresse ! il est tombé victime de son délire.

Gustave (*avec un froid sourire*). — Pourtant il ne tombe pas !..

Le Prêtre. — Oh ciel ! qu'est-ce donc ?

Gustave. — Des enchantemens !.. des illusions !.. des artifices !..

Le Prêtre. — Assieds-toi, calme-toi, dépose l'instrument du crime, laisse-moi soigner tes blessures.

Gustave. — Pourquoi t'inquiéter de mes blessures ? ne parais-je pas bien portant ?

Le Prêtre. — Comme Dieu dans les cieux, puis-je savoir...

Gustave. — Ce qu'enfante l'exaltation ou peut-être le prestige !.. Il est une arme précieuse dont le tranchant pénètre et plonge au fond de l'ame... pourtant en apparence le corps n'en reçoit aucune atteinte : deux fois je m'en suis senti percé : cette arme, dans la vie, ce sont les yeux d'une femme ; et, après la mort, la contrition du pécheur !..

Écoute, sais-tu ce qui m'a retenu dans le monde ? Quand j'ai franchi le seuil de ta porte, toi et tes enfans vous offriez à Dieu des prières pour les ames des morts !..

Le Prêtre. — Oui... nous les achèverons.

Gustave. — Qu'as-tu fait des croyances de tes pieux ancêtres? pourquoi as-tu supprimé la plus belle des fêtes, celle des souvenirs, la fête des Dziady, célébrée jusqu'à toi?

Le Prêtre. — Cette fête tire son origine du paganisme... l'église m'ordonne et m'accorde le pouvoir d'éclairer le peuple, d'arracher les restes de la superstition.

Gustave. — Pourtant on réclame par ma voix, et je te conseille, du fond du cœur, le rétablissement des Dziady! Aux pieds du trône du Tout-Puissant où l'on pèse notre vie, la larme sincère que le serviteur répand sur la tombe est d'un plus grand poids dans la balance que le deuil mensonger divulgué par la presse, que le cortége payé et les équipages tendus de noir. Si, à la mort d'un bon maître, le peuple en larmes dépose son cierge au pied du cercueil, ce cierge, dans les ombres de l'éternité, jettera plus d'éclat que des milliers de lampes brûlant pour un deuil d'apparat : s'il apporte un gâteau de miel, s'il sème sur la tombe une poignée de farine, il aura mieux alimenté l'ame, oh! bien mieux que les parens par le bal brillant de la Stypa (1).

Le Prêtre. — Oui, mais les Dziady, ce rendez-vous à minuit dans les églises, dans les maisons désertes ou dans les cavernes souterraines, ces cérémonies sacriléges affermissent le peuple dans les ténèbres de l'ignorance. Voilà l'origine de ces absurdes contes, de cette foule de superstitions sur les spectres et les esprits des ténèbres.

Gustave. — Donc, il n'y a pas d'esprits? le monde est sans ames? Il vit... mais il vit seulement comme le squelette que le médecin agite par des ressorts secrets, ou comme une grande pendule qui marche par la force du poids. Seulement, vous ignorez qui a suspendu ce poids... Les mouvemens des roues, les ressorts s'expliquent par la raison. Mais vous ne voyez ni la main ni la clef. Si de vos yeux tombait le voile terrestre, vous verriez autour de vous plus d'une vie faire mouvoir la masse inerte du monde. (*Aux enfans qui entrent.*) Mes enfans, venez sous le pupitre. (*Au pupitre.*) Esprit, que demandes-tu?

Voix du pupitre. — Je demande trois prières...

(1) C'est le repas et la fête que donnait la famille du défunt à l'occasion de l'enterrement. C'était un usage commun à plusieurs peuples du nord.

Le Prêtre, *effrayé*. — Courez! éveillez le sacristain!.. Appelez du monde!.. Le verbe s'est fait chair.

Gustave. — Honte!.. honte!.. Mon père, où est la raison? où est la foi? La croix est plus puissante que tout ton monde, et qui craint Dieu ne craint rien!

Le Prêtre. — Ah! un spectre!.. un fantôme!.. Dis, que te manque-t-il?

Gustave. — A moi, rien... Il y a tant de nécessiteux! (*Il saisit autour de la chandelle un papillon.*) Ces insectes qui frétillent des ailes autour de la lumière, ont passé leur vie à éteindre jusqu'aux moindres étincelles : aussi, au jour du jugement, l'obscurité les engloutira; ils doivent jusque là traîner leur ame damnée, et malgré leur aversion pour la lumière, ils doivent voler dans la lumière... C'est le plus affreux supplice des esprits de ténèbres. Vois ce papillon, couvert d'une robe de mille couleurs... c'était quelque petit roi ou un seigneur puissant; de la vaste envergure de ses ailes il obscurcissait une ville, un district... Le second, plus petit, noir et épais, c'était un stupide censeur; quand il promenait ses ailes sur les fleurs parfaites des arts, il ternissait chaque beauté; à peine l'avait-il aperçue, que de sa langue venimeuse il en suçait tout le miel, ou bien il lançait son dard au centre de la terre et sous sa dent de reptile il broyait encore en germe le grain des sciences. Ceux-ci qui fourmillent et bourdonnent, ce sont les flatteurs des ambitieux, les écrivains de la calomnie... Sur les sillons que leur maître veut frapper de sa colère, soudain s'élance le nuage maudit : que la moisson naisse à peine ou qu'elle soit mûre, il la détruit comme la sauterelle. Pour tous ceux-là, mes enfans, ce n'est pas la peine de dire un *Ave Maria*. Il est d'autres êtres dignes d'une plus juste pitié, et, dans le nombre, tes amis, tes disciples dont tu as guidé jusqu'aux nues le vol sublime de l'imagination, chez qui tu as fait naître artificiellement le feu divin... Quelle pénitence ils ont faite sur la terre pour les péchés de leur vie! Moi-même, je t'en ai donné un exemple en passant le seuil de l'éternité... j'ai resserré ma vie en trois heures et renouvelé mes souffrances pour ton instruction : porte-leur donc des soulagemens par la prière ou par le sacrifice de la messe : moi, hors le souvenir, je ne veux plus rien... Pour mes péchés, ma vie a été une assez forte punition, et aujourd'hui je ne sais si j'en porte la récompense ou la peine. Celui qui,

sur la terre, a connu les délices du paradis, qui a retrouvé l'autre moitié de son être, qui, dans son vol au dessus des bornes de la vie temporelle, s'est perdu en ame et en cœur dans son amante, n'a pensé que de ses pensées, n'a respiré que de son souffle, oh ! après la mort il cesse encore d'être lui, il s'attache encore à sa bien aimée, et devient son ombre. S'il a vécu dans l'obéissance de Dieu, il partage avec lui la gloire éternelle; sinon, englouti dans les gouffres de l'éternité, il endure les supplices de Satan. Pour mon bonheur, Dieu m'a fait sujet d'un ange : l'avenir nous sourit. Jusqu'à la mort, je dois errer comme une ombre sur les traces d'une amante adorée, et tantôt je touche aux cieux, tantôt aux supplices de l'Enfer. Quand mon souvenir l'effleure, si elle répand une larme, un soupir, j'approche mes lèvres de ses lèvres, j'entrelace sa blonde chevelure, je m'identifie à son souffle... je la devine... je suis dans les cieux!..

Il me faudra long-temps encore errer par le monde... Puis, quand Dieu la rappellera sur son sein, je m'envolerai sur les traces de mon ange chéri, et mon ombre vagabonde s'élancera après elle dans les cieux... (*Le spectre disparaît.*)

VARIÉTÉS.

LADISLAS-LE-BLANC.

CHRONIQUE POLONAISE DU XIVe SIÈCLE (1).

LADISLAS, surnommé le BLANC, à cause de la couleur de ses cheveux, était fils de Casimir, prince de Gniew, et le dernier des Piast du duché de Kuavie. Il descendait de Casimir,

(1) Tous les faits cités dans cette chronique, qui n'est qu'une page d'histoire, sont de la plus grande authenticité. Le tombeau de Ladislas est conservé dans l'église de Saint-Bénigne à Dijon, où il passe pour le tombeau d'un roi de Pologne. Ce tombeau est un curieux monument d'histoire et de sculpture du 14e siècle. Il a été gravé en 1832 par Antoine Oleszczynski, artiste polonais d'un grand talent, auquel nous devons les matériaux de notre chronique, qui seront compris dans son ouvrage remarquable de *Variétés Polonaises*, dont une partie a déjà été publiée. (*Note du D.*)

fils de Conrad I[er], prince de Mazovie et de Kuavie, et père des deux branches des Piast qui régnèrent sur ces deux provinces. Ayant hérité d'Inowrocław, donné par Casimir-le-Grand à sa famille, il se trouvait être l'un des grands feudataires de la couronne de Pologne. En lui étaient réunies, au suprême degré, les qualités monacales et guerrières. Mais son ambition démesurée, sa pétulance, l'emportèrent toujours sur son amour pour la retraite, et l'entraînèrent dans des guerres ou plutôt dans des brigandages continuels dont il finit par être la victime. Sa vie n'est qu'une suite de pélerinages, d'expéditions, de siéges, de combats, de disputes sans cesse renaissantes, et qui se terminaient toutes à son désavantage. Le temps où il vécut est une des époques curieuses du moyen-âge, et surtout de l'histoire de Pologne, dont il aurait été l'un des héros, s'il avait su rendre utiles à sa patrie les qualités que la nature lui avait données, et dont il ne se servit que pour ravager et opprimer cette même patrie. Dès l'année 1365, il voulut se rendre tout-à-fait indépendant et refusa de se reconnaître vassal. Violent dans ses actes, impatient du joug, il assassine Stanislas Kiwało, magistrat de Kuavie, avec qui il était en dispute au sujet de quelque possession. Il refuse de se présenter devant le tribunal royal, sous prétexte que le roi le persécute et veut lui enlever ses biens, et auquel cependant il fit lui-même cession de Bydgoszcz : ce dont il se repentit bientôt. Voyant que le roi ne s'en contentait point, il réclama, mais inutilement, le district qu'il avait abandonné.

Ayant perdu sa femme dont la beauté était célèbre et qu'il aimait éperdument, mais qu'il laissa mourir d'ennui et d'inquiétude, il vendit, à Casimir-le-Grand, Gniew pour mille ducats, et se fit pélerin : il se rendit d'abord à Jérusalem pour visiter le saint-sépulcre. A son retour il resta à la cour de l'empereur, et lorsque *les chevaliers* porte-croix (1) marchèrent contre la Lithuanie, il les accompagna dans leur expédition, et les aida à remporter des victoires sur les païens.

Kiéystut, prince de Lithuanie, défendit en vain avec la plus grande valeur Kowno et les châteaux samogitiens : après une vigoureuse résistance, ils furent obligés de se rendre aux chevaliers, et les valeureux défenseurs de la Lithuanie, forcés de

(1) Les chevaliers de l'ordre teutonique.

chercher un asile dans les marais, les lacs et les bois qui couvraient une partie du pays.

Ladislas donna dans cette guerre mille preuves de son courage et de ses talens dans l'art militaire. Après neuf années d'un second pélerinage, il se rendit à Avignon auprès du pape Urbain, d'où il alla secrètement à Cabillon, et il y devint frère séculier de l'ordre de Citeaux. Mais au bout de six mois, ne pouvant supporter plus long-temps une vie aussi dure, il quitta le monastère et entra dans l'ordre des Bénédictins, à Dijon, où il vécut tranquille pendant quelque temps. Cependant, ayant appris la mort du roi, l'idée lui vint aussitôt de rentrer dans le monde, et de réclamer ses biens qui avaient été vendus. Il fut secrètement encouragé et secondé dans son projet par plusieurs habitans de la grande Pologne attachés aux Piast.

Décidé par leurs lettres, Ladislas quitta le monastère et se rendit à Avignon auprès du pape Grégoire XI, dans l'espoir d'être délié par lui de ses vœux monastiques. Mais ce fut inutilement; en apprenant l'arrivée de ses amis, en Allemagne, il se rendit auprès d'eux, à Strasbourg, et ensuite à Bude, pour obtenir du roi, son parent, la restitution de Gniew. L'épouse du roi, Élisabeth, nièce de Ladislas, engagea son mari à faire de nouvelles démarches pour obtenir du pape les dispenses que son oncle demandait. Ladislas revint à Avignon, accompagné de plusieurs envoyés du roi. Mais Grégoire rejeta ces nouvelles demandes, alléguant qu'il ne trouvait point de motif légitime. Après un inutile séjour de deux ans en Hongrie, Ladislas, méprisé à la cour et oublié de ses amis, se jeta dans un parti encore plus violent. Il partit soudainement de Bude avec quatre compagnons, au mois d'août 1373, et se rendit à Gniew, dans l'espoir d'y trouver un secours des habitans de la grande Pologne. Reconnu par Hanko, conseiller municipal, dans la maison duquel il était descendu, il fut honoré par l'offre du faucon (1), et le lendemain il se dirigea vers l'ancienne ville de *Ladislas* (2), où il entra sans le moindre obsta-

(1) L'offre du faucon était alors en Pologne un signe de distinction particulière du maître de la maison envers celui qu'il recevait. (*Note du D.*)

(2) Cette ancienne ville portait le nom de *Ladislas;* mais elle n'avait rien de commun avec Ladislas-le-Blanc. (*N. du D.*)

cle avec ses compagnons, s'empara du château et y convoqua les habitans. Après s'être fait prêter serment de fidélité, il laissa une garnison dans leur ville, et alla de même prendre possession de Gniew, d'où il se rendit à Złotorya avec les aventuriers qui l'entouraient. Le staroste de cette ville tomba entre ses mains et fut chargé de chaînes : Ladislas le menaça même de lui faire trancher la tête si le château ne se rendait aussitôt ; les soldats, effrayés, mirent bas les armes et ouvrirent leurs portes à l'ennemi. Ladislas se trouva ainsi maître, en un seul jour, de trois villes. Le lendemain il convoqua les habitans de *Ladislas* et de Gniew, et, par son éloquence, les décida à marcher avec lui contre le château de Szarléy, place très forte, et qui semblait même imprenable : elle se rendit cependant le jour suivant après une très courte résistance.

Jusqu'ici tout avait réussi à Ladislas, tout cédait à ses armes ou plutôt à sa présence ; car il avait à peine trouvé de la résistance. C'étaient le hasard, la fortune qui avaient tout fait pour lui. Le palatin de la grande Pologne, Sędziwoy, averti de ses envahissemens, envoya dans les divers palatinats qui étaient sous sa juridiction, et donna ordre à toute la noblesse de monter à cheval. Après avoir averti le roi de tout ce qui se passait, il se mit en marche avec son armée vers la ville de *Ladislas*. Le roi, craignant que les succès du moine ne répandissent la terreur dans son armée et le trouble dans la nation, ordonna à tous les nobles de courir aux armes, et de se réunir sous les bannières du palatin de la grande Pologne, menaçant de déclarer félon et de priver de ses terres quiconque n'obéirait point à cet ordre. Ces menaces eurent leur effet, et les Kujaviens, qui s'étaient montrés les plus chauds partisans de Ladislas, furent les premiers à l'abandonner. Il se trouva bientôt presque seul. La ville de *Ladislas*, cernée par l'armée royale, et ne recevant pas de secours des habitans de Gniew, se rendit à Sędziwoy et jura fidélité au roi. Quoique les châteaux de Szarléy et de Złotorya fussent bien pourvus d'hommes et de vivres, Ladislas, redoutant la trahison, les rendit au palatin, trompé par les paroles de plusieurs seigneurs qui lui promettaient que le roi allait lui accorder de plein gré ce qu'il demandait les armes à la main. Bien loin de là, le roi Louis, irrité contre ce vassal remuant, ordonna à tous ses sujets de lui courre sus et de l'occire, comme perturbateur du repos

public. Abandonné de tous, livré à la misère et au désespoir, Ladislas se réfugia sur la frontière des terres de Brandebourg, chez Ulrick, comte de Drdzeń, tributaire de la couronne de Pologne. Après y avoir passé environ un an, il reprit ses idées de conquête. Mais cette fois il ne tint pas ses desseins assez secrets, et Sędziwoy résolut de les prévenir. Ce chef, aussi habile que courageux, sachant que Ladislas voulait d'abord s'emparer de Złotorya, chercha à mettre cette place à l'abri d'un coup de main. Il voulut en retirer le commandement au staroste Christin de Skrzypkow, son gendre, vieillard faible de caractère, et incapable d'opposer une vigoureuse résistance. Celui-ci regardant cette privation de sa charge comme un déshonneur, comme un outrage, fit tant par ses prières et par ses menaces, que le commandement lui fut laissé. Mais notre moine, qui n'aurait pu peut-être s'emparer de la place par la force, s'en rendit maître par ruse. Ses espions ayant gagné quelques pêcheurs, chargèrent leurs barques de bon vin qu'ils firent offrir à Christin. Le vieillard reçut le cadeau, et trouvant le vin excellent, fit un grand festin auquel il invita les pêcheurs et une grande partie de la garnison. A la fin du banquet, toute cette troupe enivrée, voulant honorer le vieillard par un digne toast, résolut que chacun viderait à son tour une corne immense de bison qu'on présenta aux convives. Cette corne, incrustée d'argent, était gardée précieusement dans une armoire de chêne. Le vin qui restait du festin n'étant pas suffisant pour cette large libation, on en envoya chercher dans la ville la plus voisine. Les pêcheurs diligens en apportèrent tant et de si bon, que notre staroste et la plus grande partie des convives, entièrement pris de vin, s'endormirent et ne se réveillèrent que dans les prisons souterraines du château où les avait fait jeter Ladislas, qui, s'étant emparé de la place sans coup férir, avait chargé de chaînes ses défenseurs. Christin racheta sa liberté en payant 500 gros en argent de ses propres richesses, car Sędziwoy ne voulut rien donner pour sa délivrance.

Ladislas, maître de cette place, y mit une garnison composée de vagabonds et de criminels, qui accouraient à lui de toutes parts et se rangeaient sous son commandement. Le comte Ulrick, chez lequel Ladislas séjournait de temps en temps, homme turbulent et ennemi juré des Polonais,

lui amena, quelques jours après la prise de Złotorya, un secours de quelques centaines de cavaliers et de fantassins allemands. Cette troupe fut aussitôt envoyée vers Raciąż, château de l'évêque de Kuavie, qui, bientôt attaqué lui-même dans sa demeure, vint à bout par les efforts de quelques soldats de repousser les assiégeans qui furent obligés de revenir à Złotorya. Bientôt, Ulrick, avec des Allemands, attaqua Gniew. Le staroste, Gesward de Słoniew, se défendit long-temps avec vigueur, quoiqu'il eût à veiller en même temps sur les habitans qui étaient en intelligence avec les Allemands et les favorisaient. Ceux-ci, ne pouvant s'emparer de la ville par la force, entourèrent le château de matières combustibles et l'incendièrent; ce qui obligea Gesward à se rendre à l'ennemi qui n'avait que vingt-cinq hommes. Ses belles propriétés dans la ville devinrent leur proie, et lui-même fut racheté d'entre leurs mains par Sędziwoy, moyennant une grosse somme. Mais Ulrick, sur les instances de ses frères Arnold et Dobrogoyst, qui craignaient que le roi ne le condamnât comme rebelle et coupable de trahison, abandonna le parti de Ladislas.

Cependant ses soldats ayant un asile à Złotorya et à Gniew se jetaient de ces châteaux sur la grande Pologne, en saccageant et en pillant les paysans et les seigneurs. Voulant mettre enfin un terme à ces brigandages, Sędziwoy ordonna une seconde levée en masse, et Jacek Kmita, staroste de Sieradź, reçut l'ordre de se mettre en marche vers Złotorya, avec tous ses vassaux. Cette armée, suivie de voitures chargées d'argent, se dirigeait sur Inowrocław où devait se rendre Sędziwoy lui-même, qui ne s'attendait pas à voir Ladislas attaquer cette ville. Cependant les partisans du moine, épiant l'arrivée de ces trésors, se jetèrent sur les voitures, les pillèrent et rapportèrent les richesses qu'elles renfermaient à leur prince, qui, le lendemain, après avoir passé en revue les guerriers de Gniew et les habitans des environs, se mit en marche pour assiéger Jnowrocław. Mais Jacek Kmita, averti de ses projets, résolut de le prévenir; s'étant joint à Bartosz, staroste de Brześć et de Veissembourg, il se jeta sur son armée auprès de Gniew et la défit entièrement. Ladislas, pris au dépourvu, eut à peine le temps de s'enfuir avec quatre de ses compagnons, sans casque et sans glaive. Arrivé à Nieszawa, il abandonna ses chevaux et franchit la Vistule, pour aller à Złotorya. Ses com-

pagnons, dispersés et poursuivis, ou plutôt traqués comme des bêtes fauves, par les soldats de Kmita, furent, pour la plupart, massacrés ou faits prisonniers. Cependant, ceux qui échappèrent à cette catastrophe, persévérèrent dans leur dessein, et parcoururent par bandes la Kuavie, dévastant tout, pillant et saccageant; ils égorgeaient les paysans, faisaient prisonniers les nobles dans leurs châteaux et s'avançaient jusque sous les murailles d'Inowrocław, d'où ils revenaient à Złotorya avec leur butin. Kmita fit en vain de nouveaux efforts pour s'opposer à leur brigandage, fortifiant les châteaux, y mettant des garnisons, et parcourant lui-même le pays à la tête d'une petite armée. Enfin, en 1376, le palatin Sędziwoy, avec Bartosz de Veissembourg et Bartosz de Sokołow, staroste de Kuavie, à la tête des hommes de la grande Pologne et de Kuavie, allèrent mettre le siége devant Złotorya; bientôt même ils virent arriver auprès d'eux Casimir, prince de Szczecin, avec tous ses hommes d'armes. Mais notre moine soutint leurs attaques avec une valeur extraordinaire et une présence d'esprit remarquable, et grace à son courage, il remporta plusieurs avantages sur l'ennemi. Il faisait des sorties pendant la nuit, et attaquait les Polonais jusque dans leur camp; descendant des troupes sur la Vistule, avec des barques, il les faisait prendre terre plus bas que le lieu où les ennemis étaient campés, et les prenait ainsi à l'improviste, massacrant les soldats, brûlant les tentes, enlevant leurs provisions. Tous ceux qui avaient le malheur de s'écarter de l'armée, pour piller ou pour aller chercher des vivres, étaient bientôt surpris et tués par les embuscades dont il tirait un très grand profit. Ayant dans le château beaucoup de canons (1), il faisait beaucoup de mal aux assiégeans. Il courait même sur le moine, dans leur camp, des bruits mystérieux. On le regardait comme un magicien, communiquant avec des êtres surnaturels; pendant la nuit, on voyait, disait-on, une grande lueur au dessus de Złotorya. Il y en avait même qui croyaient que, par un pouvoir mystérieux, il avait la faculté de donner la mort par sa volonté seule et sans être visible.

Il y avait dans la ville deux meuniers très habiles dans l'art

(1) C'est la première fois que dans l'histoire de Pologne il est parlé d'armes à feu et d'artillerie.

des armes à feu. Tous les deux furent traîtres à la cause qu'ils avaient embrassée et défendue d'abord si chaudement. L'un deux fit tomber Złotorya entre les mains du prince; il ne restait plus qu'à s'emparer de la citadelle, que l'autre, nommé Hanko de Brześć, ancien prisonnier de guerre de Ladislas, résolut de livrer aux Polonais, craignant leur ressentiment s'ils s'en emparaient de vive force, et voulant prévenir les peines qu'il avait méritées comme traître à la patrie. Il s'adressa secrètement à Sędziwoy avec lequel il se concerta pour faire entrer ses troupes dans la citadelle par une porte dont il possédait la clef; mais la trahison fut découverte, et Hanko, livré aux tortures, avoua tout. Ladislas, en homme rusé, voulut la faire tourner à son profit. En conséquence, il envoya le gendre de Hanko à Sędziwoy, lui faisant expliquer le manière dont il devait agir. Sędziwoy, qui était enchanté d'avoir seul la gloire de la prise de Złotorya et de la fin de la guerre, ne fit part de son expédition à aucun autre chef. Il sortit du camp, pendant la nuit, avec une troupe d'élite, et après s'être rapproché doucement de la porte du château, il l'ouvrit avec la clef que lui avait fait passer Hanko. Mais à peine vingt-six de ses soldats y étaient entrés, que ceux de Ladislas, qui les attendaient avec impatience, laissèrent retomber la herse, qui étouffa par son poids, et avec les pointes aiguës dont elle était garnie, le brave guerrier polonais Frédéric Védel, et ceux qui étaient entrés furent tous assommés à coups de pierres, de lances et de massues revêtues de pointes. Pendant cette scène sanglante, le moine, agenouillé dans une tour voisine, tremblait et priait à la lueur d'un cierge, et rendait graces à Dieu de la réussite de son stratagème, aspergeant d'eau bénite les soldats qui assommaient ses ennemis. Sędziwoy, couvert de honte, rentra au camp, et, le lendemain, il fit recommencer l'attaque avec toutes ses forces, et la poussa avec la plus grande vigueur. Il voulait en finir avec son ennemi et laver sa honte. Ses soldats se montrèrent si animés, que le château semblait ne pouvoir plus résister à la bravoure des soldats polonais, qui montaient déjà sur les murailles au moyen d'échelles. Casimir, prince de Szczecin, emporté par son courage, s'élance pour renverser la grille et briser les portes à la tête de sa troupe; mais il est frappé au front par une pierre et tombe mort. Cet événement arrêta la victoire et fit cesser le combat jusqu'au lendemain. Enfin La-

dislas voyant bien qu'il ne pouvait pousser plus loin la défense, fit brûler vifs, auprès des remparts, Hanko avec son gendre et tous ceux qui avaient pris part à leur conspiration, puis il demanda humblement à Sędziwoy à capituler, le suppliant au nom de l'humanité et du saint Evangile de le traiter avec douceur. Après plusieurs pourparlers, on conclut que le prince-moine abandonnerait le château; mais voulant sauver son honneur et donner à sa sortie un caractère guerrier, il ne voulut l'effectuer que les armes à la main, et il fallut en passer par là. Il envoya aussitôt un cartel à Bartosz Sokołowski, staroste de Kuavie, pour lui proposer de rompre une lance à la sortie du château : c'était un duel à mort, que celui-ci accepta avec plaisir, jaloux de se mesurer avec le terrible moine. Dès que la porte fut ouverte, Ladislas tomba donc avec impétuosité sur Bartosz, mais celui-ci tint ferme, le blessa à l'épaule, le renversa, et allait même l'achever avec sa lance, lorsque Ladislas, abattu, demanda merci. Envoyé par le même Bartosz en Hongrie, il parvint à obtenir du roi dix mille ducats, pour avoir abandonné toute prétention à la terre de Gniew et à la couronne. Ayant obtenu dans ce royaume une riche abbaye, il y demeura tranquille jusqu'à ce que sa passion des conquêtes l'arrachât de nouveau à cet heureux réduit. Mais ses lettres interceptées mirent ses plans au grand jour, et on envoya des soldats pour le charger de chaînes et le jeter dans un souterrain. Il parvint cependant à leur échapper. Il fallait que la passion des combats, le besoin d'aventures et de brigandages fussent chez lui au suprême degré, qu'ils le dominassent entièrement; car à peine arrivé à Dijon et entré dans son ancien cloître, il y conçut de nouveaux projets pour reporter la guerre dans sa patrie. Déjà même il avait quitté cette ville, déjà il avait renoué ses intrigues avec quelques compagnons de ses anciens crimes, lorsque la mort le surprit en 1388, à Strasbourg, d'où il se préparait à traverser l'Allemagne, pour s'élancer avec eux à de nouvelles aventures. Son corps fut transporté à Dijon et enterré dans le couvent de Citeaux, avec tous les honneurs et toute la pompe dus à sa naissance.

CHRONIQUE POLONAISE.

POLOGNE PROSCRITE.

I. *Affaires de Savoie.* — Le sort des malheureux Polonais dans leur patriotique émigration ne s'est point amélioré; livrés à toutes les rigueurs qu'entraîne leur position de réfugiés, ils ont à lutter contre la faim, les lois exceptionnelles et les piéges que leur tendent des amis imprudens ou des ennemis adroits. Un événement, moins grave dans ses conséquences que dans l'impression qu'il a produite et les intrigues qu'il a fait découvrir dans les gouvernemens absolus, vient de se passer. Les agens des puissances, dont la politique consiste aujourd'hui à soulever des insurrections, ou plutôt des échauffourées, après s'être mis à même de les réprimer, afin de frapper plus facilement sur les hommes de la liberté, de dépopulariser, par le seul fait de non réussite, toute tentative d'affranchissement, et de discréditer le nom de réfugié politique, ont adroitement conçu et préparé une expédition républicaine composée de réfugiés de toutes les nations, dont le but était de révolutionner la Savoie et l'Italie. Une aussi folle tentative ne pouvait germer que dans des têtes trop passionnées pour être prudentes, ou ennemies de la liberté. Cependant des hommes se sont trouvés qui, sans mesurer toute la portée de leur projet, et les obstacles qui les attendaient, n'ont écouté que leur dévouement et leur courage, et ont donné avec une confiance aveugle dans cet infame guet-à-pens. Imprévoyans, ils ont oublié l'affaire de Francfort, qui a si bien servi les intérêts de la Sainte-Alliance, et toutes les machinations des polices secrètes. Nous voyons avec peine que parmi les réfugiés qui formaient ce noyau insurrectionnel, se trouvaient des Polonais : heureusement leur petit nombre ne compromet en aucune manière l'émigration. Il est cependant bien à regretter que ces Polonais aient abusé, par leur démarche inconsidérée, de leur position de réfugiés, incompatible avec tout élément de trouble, et si délicate vis-à-vis ceux qui leur accordent l'hospitalité. Mais si nous déplorons la faute de quelques braves, accusons leurs malheurs, leur misère, leur désespoir; le cœur gros de douleur n'inspire point la sagesse. Ces malheureux ne cesseront jamais d'inspirer la plus vive, la plus profonde sympathie; car leur cause sera toujours celle de tous les peuples, de la civilisation et de la liberté!

Il nous est difficile, sinon impossible, de donner, avec l'exactitude que nous aurions désirée, tous les détails de cette malheureuse affaire. L'événement est trop rapproché, les passions trop ardentes encore, la responsabilité et les accusations qui pèsent sur les chefs trop graves, pour porter un jugement à la légère.

Voici cependant quelques détails sur l'ensemble des opérations :

Vers les derniers jours de janvier, on annonçait mystérieusement qu'un mouvement se préparait en Savoie. Des réfugiés de toutes les nations se réunissaient à Genève et sur d'autres points de la frontière sarde pour opérer la révolution dans ce royaume. Le général Ramorino était à leur tête. Le 2 février, dès la pointe du jour, 250 Polonais et Italiens sont partis de Noyon et se sont embarqués sur le lac. Mais, au lieu d'atteindre la côte de Savoie, l'embarcation a été emportée à la dérive, et a abordé sur le territoire de Genève. Elle était suivie par un brigantin qui portait les armes. Des troupes du canton, qui stationnaient sur la rive, suivaient de l'œil les réfugiés; à peine débarqués, ils ont été cernés, et le brigantin saisi et amené à Genève, où le gouvernement avait mis sur pied toutes les troupes et la milice pour s'opposer à l'expédition. Mais ces troupes n'ont montré que de la sympathie pour les réfugiés, et le gouvernement n'a pu faire exécuter qu'en partie et avec beaucoup de difficultés les ordres qu'il donnait. Presque toute la population était sur pied, et s'était hautement déclarée pour les Polonais qu'elle a arrachés en quelque sorte des mains de la police, ainsi qu'une partie des armes qui ont été rendues aux réfugiés. Cependant ceux-ci se dirigeaient de tous côtés sur Carouge, d'où l'expédition s'est mise en marche vers Saint-Julien, tandis que d'autres détachemens partaient en même temps d'autres points de la frontière de Suisse et de France. Mais les gouvernemens de tous ces états ont tout fait pour faire échouer l'expédition, et ils y sont parvenus. Du reste, il n'y avait pas assez d'unité de plan pour qu'elle réussît. Le général Ramorino, qui comptait sur la coopération d'un corps nombreux d'insurgés savoyards et d'auxiliaires français et suisses, se vit réduit à agir avec un très petit nombre de réfugiés. Nulle part n'avait éclaté le soulèvement qu'on avait dit devoir être général à son entrée sur le territoire italien; aussi, après s'être emparé de quelques villages, fut-il obligé de rebrousser chemin, et l'expédition se trouva ainsi avortée de ce côté.

Les deux colonnes parties de Grenoble n'avaient pas mieux réussi. Après s'être avancées un peu dans le pays qu'elles voulaient révolutionner, elles ont été forcées de rentrer sur le territoire français, où la police les a fait désarmer et reconduire sous escorte dans l'intérieur du royaume.

Telle a été, en résumé, cette expédition malheureuse qui devait, disait-on, renverser le trône de Charles-Albert, et révolutionner peut-être tout le midi de l'Europe.

Après la malheureuse issue de l'expédition, les réfugiés qui la composaient ont cherché un asile dans le canton de Genève, et plusieurs d'entre eux se sont réfugiés dans la ville même, ce qui a compliqué beaucoup la position du gouvernement de

ce canton à l'égard des autres puissances, qui croyaient voir dans cet acte d'humanité un genre d'intervention. Cependant, malgré les sentimens populaires qui faisaient accueillir les Polonais en frères, partout où ils se montraient, le gouvernement de Genève s'est vu forcé d'user de son influence auprès du grand conseil de Berne pour la translation des Polonais dans ce canton, qui leur servait de refuge avant l'expédition. Provisoirement, il les a casernés à Chantepoulet, en leur accordant la ration de soldat. Le grand conseil de Berne, dans sa séance d'ouverture du 10 février, après une vive et longue discussion, a résolu « d'accorder *pour le moment* la rentrée des Polonais qui lui est demandée, sans cependant prendre l'engagement de contribuer à leur entretien en recourant aux caisses de l'état. » D'un autre côté s'est allumée une controverse entre les réfugiés et le général Ramorino, qui s'accusaient mutuellement de trahison. Avant de pouvoir porter un jugement sur les torts que pouvait avoir ce général dans cette expédition, nous lui dirons que nous l'avons trouvé fort déplacé dans son nouveau poste, et qu'un général devrait ne pas ignorer que le calme et le raisonnement amènent le triomphe de la liberté plutôt que la violence et l'emportement; et que les Polonais, tout en sympathisant avec les hommes de la liberté, ne sont pas venus pour fomenter des troubles et des insurrections dans les pays où l'hospitalité leur est si généreusement accordée. Le général Ramorino est en outre sous le poids d'une accusation, relativement à son dernier commandement en Pologne ; il n'est pas encore parvenu à démontrer qu'il lui fût impossible de remplir les ordres du général en chef qui lui enjoignait la plus prompte jonction avec le gros de l'armée alors à Modlin, après l'évacuation de Varsovie.

Le vrai patriote doit être, avant tout, homme de bien, homme désintéressé, homme sans tache; nous souhaitons toutes ces belles qualités au général, qui en a peut-être besoin. Nous venons de lire un morceau aussi éloquent que sévère contre lui, concernant son commandement en Savoie, signé par les membres du comité central de *la jeune Italie*. Nous nous abstenons, pour le moment, de toute réflexion, en attendant la réponse du général.

— Nous approchons de deux jours qui contrastent singulièrement l'un avec l'autre, le 25 mars et le 21 avril. Le premier est l'anniversaire de la révolution nationale de 1830 dans les provinces polonaises anciennement incorporées à la Russie ; le second est le triste anniversaire de la loi exceptionnelle qui soumet les réfugiés à la discrétion de la police. En nous réservant d'élever notre voix contre cette insulte faite à l'émigration polonaise, nous rappellerons aux amis de la Pologne le jour du 25 mars qui a été si dignement célébré à Paris par la société Lithuanienne et des Terres-Russiennes, depuis son premier anniversaire. Cette société, composée en grande partie de chefs

de l'insurrection lithuanienne, s'occupe de recueillir et de publier les documens relatifs à ce pays qui est encore si peu connu; déjà, sous ses auspices, un bulletin historique est mis au jour par les soins de M. Wrotnowski qui se distingue par son talent. La société, fidèle à sa mission patriotique, ne manquera pas de célébrer cette année la journée mémorable du 25 mars, avec la dignité et le recueillement qui président toujours à ses réunions. Nous en rendrons compte à nos lecteurs dans notre prochaine livraison.

— Décidément *la Tribune* n'aime pas le journal *le Polonais*. Nous sommes trop modérés pour lui plaire; nous sommes, pour elle, un journal *aristocratique*, *ministériel*, *un ennemi irréconciliable*. Pour clore toute discussion avec elle, nous lui dirons qu'en fondant *le Polonais*, nous avons planté un drapeau national autour duquel devaient se grouper toutes les nuances des opinions politiques favorables à la Pologne. Nous n'avons jamais eu l'intention de faire de notre journal un organe exclusif d'un parti quelconque; car quel est le parti en France qui veuille se constituer ennemi de la Pologne? Nous avons dit, et nous le répétons, que *le Polonais* ne refusera les sympathies de quelque source qu'elles partent; fidèles à notre mission, nous en appelons à la bonne foi et à la loyauté de tous les honnêtes gens, convaincus que nous sommes de l'appui de tous les vrais amis de la Pologne.

— *Réunion publique à Londres en faveur de la Pologne.* — Le 19 février, une grande réunion publique a eu lieu à Londres, à la taverne des francs-maçons, dans le but d'adresser une pétition au parlement, pour accorder des secours aux réfugiés polonais en Angleterre. L'assemblée était très brillante: des fonctionnaires publics, des membres du parlement, un grand nombre de dames y assistaient. Le fauteuil fut occupé par le colonel Evans, si connu par son dévouement à la cause polonaise. La séance a commencé par la lecture du procès-verbal de *la société de secours pour les Polonais*. D'après ce rapport, nous voyons que, dans l'année 1833, les souscriptions en Angleterre ont produit 25,000 francs, et que la dépense hebdomadaire de la société pour les Polonais débarqués à Portsmouth, s'élève à 650 francs.

Parmi les orateurs qui furent entendus, se trouvent: lord Dudley-Stuart, le comte d'Arlington, MM. Sheil, membre du parlement, Barri, O' Meara, Leach, Merle, qui a annoncé avoir reçu 150 francs d'une collecte faite sous par sous dans une taverne publique. Cette collecte était destinée d'abord à élever un monument à lord Grey; ensuite la destination en a été changée, et on a résolu de l'offrir à l'association de secours pour les Polonais.

Ensuite on entendit les discours de MM. Cuttlar Fergusson, le colonel Stanhope, le docteur Wade, le docteur Szyrma, Polonais, et M. O' Connell, dont le discours énergique et élo-

quent a produit la plus grande impression. Voici quelques passages de ce discours que nous traduisons littéralement : « Je m'adresse à vous au nom de l'humanité, au nom de la justice, pour flétrir à jamais les actes de ce tyran qui, après avoir foulé aux pieds la nation polonaise, a la barbarie d'enlever sa population, d'arracher l'enfant du sein de la mère. O vous, mères, qui connaissez tout ce qu'a de force le sentiment de l'amour maternel, c'est à vous que j'en appelle ! J'en appelle à vous, Anglais, pour dénoncer le *monstre Nicolas*, le rayer de la liste des hommes, et le livrer à l'exécration universelle, comme le plus atroce de la race des tyrans avides de sang, qui aient jamais souillé la terre.... C'est sur sa tête qu'est retombé le sang de ces jeunes martyrs, qui crie vengeance. Peuple Anglais ! cette justice peut encore être faite par toi ; dénonce ce monstre exécrable, et les hommes le fuiront, et son nom passera dans les siècles les plus reculés chargé de malédictions. Que votre malédiction retentisse dans le monde entier, qu'elle s'écrie : A bas (*the miscreant*) *Nicolas !*...... Soyez aussi puissans avocats de ce brave peuple, que vous êtes généreux envers ces braves mais malheureux exilés qui ont fait un appel à votre hospitalité. J'avoue que je n'ai pas grande confiance dans le roi des Français, ni dans notre gouvernement, après ce qui a été dit aujourd'hui sur la conduite de lord Palmerston, relativement à l'intervention en faveur de la Pologne. Anglais ! continuez vos réunions, et votre voix sera entendue, et la Pologne reparaîtra au rang des nations. »

La pétition fut unanimement adoptée, et la séance se termina par une collecte qui produisit une somme assez considérable.

Nous regrettons de ne pouvoir rapporter les autres discours qui prouvent jusqu'à quel point la cause polonaise est populaire en Angleterre.

L'Écosse surtout se distingue par le nombre toujours croissant des associations polonaises. Un de nos correspondans nous annonce qu'outre celle de Glasgow, qui est la plus ancienne, il y en a deux à Édimbourg, fondées sous les auspices des dames; une à Perth, à Dalkeitk, à Stirling, à Leith et à Paislay, où la société vient de faire une collecte de 1625 francs pour l'éducation des jeunes Polonais, en France, sous les auspices de l'association polonaise des études. L'objet de ces corps politiques permanens est d'entretenir les sympathies nationales pour la Pologne, d'influencer le gouvernement en sa faveur, et de secourir ses enfans malheureux. L'Angleterre commence à rivaliser avec la France dans le zèle qu'elle met à servir la cause polonaise; cette cause est devenue même si populaire en Angleterre, qu'il arrive souvent d'entendre dans les rues les chants nationaux polonais. Parmi ces associations en Angleterre, qui se distinguent par leur zèle et leur activité, la société de Hull, dont le président est M. le docteur Chalmers, et le se-

crétaire honoraire M. Édouard Buckton, est la plus remarquable. Témoignons à ces dignes amis de la Pologne notre gratitude et notre admiration pour les grands services qu'ils rendent à la cause polonaise : jamais zèle, dévouement et activité ne furent plus grands. — La société de Hull vient de faire reparaître un journal consacré aux intérêts de la Pologne; il est intitulé *The Hull Record*, et il jouit de l'avantage d'être placé sous le patronage immédiat de toutes les sociétés polonaises. La livraison de janvier est très intéressante; le meilleur choix des articles et une grande variété président à la rédaction de ce recueil qui sera lu par tous les amis de la Pologne avec le plus grand plaisir. Nous y avons trouvé un document curieux : c'est l'énergique protestation des Anglais présens à la grande réunion annuelle de la société polonaise tenue à Exeter Hall, contre le crime du triple partage de la Pologne et les torts qu'on a eus envers elle. Le même journal nous annonce que le jour de Noël fut célébré par les Polonais à Londres, d'après leur usage national, et qu'un individu se leva pour avoir la parole; c'était un Russe qui désirait, comme il le disait, s'adresser à *ses frères* : « Beaucoup de Russes, dit-il, sont comme les Polonais martyrs de la liberté. » Après une allocution chaleureuse, il exprima le souhait de voir la restauration de la Pologne et l'émancipation de la Russie.

— *Arrivée des Polonais à Porstmouth et à Harwich.* — Le Times du 11 février donne des détails curieux sur la déportation des Polonais en Amérique, leurs souffrances dans les forteresses prussiennes, et leur arrivée à Portsmouth et à Harwich. Il ajoute que ces braves y ont été reçus avec la plus grande hospitalité, et que les militaires anglais en garnison à Harwich leur ont offert un grand banquet. Le Times termine son article par la réflexion suivante : « Nous tenons pour certain que la tentative du gouvernement français de jeter si injustement du blâme sur le caractère des réfugiés polonais, et de surprendre la bonne foi de la chambre des députés, ne fera qu'accroître l'intérêt qui s'attache à ces proscrits. »

— Voici de nouveaux détails sur l'arrivée des Polonais à Portsmouth. 210 Polonais embarqués à Dantzick, pour l'Amérique, à bord de la *Mariane*, forcés par les vents de chercher un asile dans ce port, manifestèrent au capitaine prussien le désir d'attendre la réponse à la demande qu'ils avaient faite au gouvernement français de venir débarquer en France ou à Alger. Le capitaine s'opposa à ce projet; il déclara qu'il mettrait à la voile au premier vent favorable, et que si les Polonais refusaient de partir, ils seraient forcés d'abandonner son navire. Ceux-ci se voyaient ainsi privés des seuls moyens de subsistance qu'ils possédaient. Le 3 février, une nouvelle déclaration du capitaine occasiona une nouvelle protestation de la part des Polonais, qui, d'après les instructions données au capitaine, exigeaient le paiement de la somme qui leur fut ga-

rantie lors de leur débarquement. Le même jour, les agens du gouvernement prussien réclamèrent l'intervention des autorités de Portsmouth. La réponse fut renvoyée au lendemain, et les agens de la Prusse, prévoyant la perte de leur procès, poussèrent le capitaine à mettre immédiatement à la voile. Celui-ci fit lever l'ancre le lendemain, 4 février. Sur ces entrefaites, arriva la décision des autorités de Portsmouth, qui enjoignait au capitaine d'attendre les ordres ultérieurs : l'affaire avait été soumise à lord Melbourne, ministre de l'intérieur. Les agens prussiens, forcés d'attendre, conçurent l'idée infame de provoquer les Polonais aux actes de violence ; ils engagèrent le capitaine à faire emporter toutes les provisions du navire, et même l'eau, dans l'espérance de voir les Polonais, menacés par la faim, recourir à la force pour conserver leurs provisions de bouche. Mais leur attente fut trompée ; les malheureux proscrits furent impassibles spectateurs de cet acte barbare. Cette honorable conduite ramena le capitaine à des sentimens d'humanité. Les Polonais consentirent à mettre pied à terre, et ils attendent que le gouvernement français leur permette de venir en France, ou d'aller chercher un asile sur les plages africaines.

—Le gouvernement prussien, dont la conduite à l'égard des Polonais est si opposée aux principes d'humanité de son *juste-milieu* absolutiste, a cru devoir se défendre contre l'accusation d'avoir maltraité les Polonais réfugiés en Prusse, en publiant le procès-verbal de leur embarcation pour l'Amérique. Nous ne pouvons qu'applaudir à cette idée, si son exécution doit être faite avec justice. La gazette de Prusse, du 6 février, renferme de grossières diatribes contre les Polonais débarqués au Havre, qui ont osé se plaindre des rigueurs qu'ils ont éprouvées lors de leur captivité en Prusse. Peut-on pousser aussi loin l'impudeur! Qui veut-on mystifier ? L'Europe a-t-elle donc oublié les massacres de Fischau et d'Elbing ?

— Il n'y a point en France de ville, de village, de hameau où les Polonais ne soient les bien-venus ; qu'on nous passe le mot, ce sont *les enfans gâtés* de la liberté. On nous annonce qu'un banquet en faveur des Polonais qui se trouvaient à Hières, et qui devaient être transportés en Egypte, a été célébré à Toulon le 2 février. Il a été très brillant. De nombreux toasts à la liberté française et polonaise, à l'union des peuples et à leur émancipation, ont été portés. Un des convives, M. Boube, a prononcé un discours qui a été vivement applaudi.

—Parmi les Polonais arrivés de Trieste à Marseille, se trouve un ecclésiastique, M. Pawłowski, échappé, par un grand hasard, aux mauvais traitemens dont ses malheureux compagnons furent victimes. Ce refugié a adressé au *garde national de Marseille* une lettre pleine d'intérêt, qui prouve les mauvais traitemens subis par les Polonais à bord de *la Regina*, et

les motifs de leur débarcation à Marseille. — Le croirait-on? c'était la faim !

— Nous voyons avec peine que M. Thomas, préfet des Bouches-du-Rhône, ait refusé de faire droit à une réclamation qui lui avait été adressée par seize membres du conseil municipal à Marseille. Le but de cette réclamation était d'obtenir que le conseil municipal fût autorisé par le préfet à délibérer sur un secours à offrir aux Polonais, à titre de sympathie.

— Le comité polonais, présidé par le général Dwernicki, et les réfugiés polonais de la Mayenne, ont adressé deux lettres aux habitans du Havre. Ces deux lettres expriment la vive reconnaissance qu'a inspirée aux exilés l'accueil fraternel que leurs compatriotes ont reçu dans cette ville.

Compte-rendu de la société polonaise des Etudes. Cette société, établie à Paris, vient de rendre un compte public de ses travaux.

Le but que s'est proposé cette société est : 1° d'accorder des secours pécuniaires aux jeunes Polonais qui voudraient se vouer à quelques études spéciales, et suivre, à cet effet, des cours publics; 2° d'aider à d'autres compatriotes à se placer dans des établissemens publics ou privés, pour y étudier les sciences, les beaux arts, ou un art quelconque, technique ou industriel; 3° d'ouvrir des cours spéciaux en langue polonaise dans les sciences les plus indispensables; 4° enfin, d'établir une école d'enfans polonais, pour leur donner une éducation et une instruction nationales.

La société n'a pas dévié de la route qu'elle s'était tracée, et si elle n'a pas eu tout le succès qu'on pourrait désirer, ce n'est point à elle, mais aux circonstances fâcheuses où s'est trouvée l'émigration, et surtout au manque de ressources pécuniaires qu'il faut s'en prendre. Elle fournit aux frais de ses entreprises au moyen de donations volontaires qui lui sont faites.

Au 1er novembre 1833, elle avait reçu : des Anglais, 10,928 fr. 34 c.; Français, 110 fr.; Américains, 63 fr.; anonymes, 7,944 fr. 15 c.; Polonais refugiés, 1,036 fr. 22 c.; membres du conseil d'association, 5,270 fr.; rentrées diverses, 104 fr. 60 c.; ce qui fait un total de 25,456 fr. 31 c.; les dépenses se sont élevées à la somme de 5,600 fr. 95 c. Ainsi elle a pu faire une réserve de 19,855 fr. 35 c.

Dans sa deuxième année qui vient de commencer, ses travaux ont pris plus d'extension, et elle a pu mettre à exécution presque tous les projets qu'elle avait formés. Dans différentes écoles scientifiques ou militaires, elle entretient trente jeunes Polonais; elle facilite des cours en langue polonaise, et a établi une école pour les enfans des Polonais; elle fournit à plusieurs réfugiés les moyens de s'instruire et de se placer dans des établissemens publics.

Elle pourvoira aux dépenses nécessaires pour ces objets au moyen de.. 18,406 fr. 22 c.

Il lui restera au 1er novembre 1834.. 1,449 13

La société polonaise des Etudes se compose d'un conseil-directeur de dix membres, de deux comités préparant les travaux du conseil, le comité des finances et le comité des études; et de membres associés qui sont au nombre de 18.

Le conseil tient ses séances à Paris, place de la Madeleine, rue Chauveau-Lagarde, n° 5, au domicile de M. le comte César Plater, l'un des membres du conseil.

On ne peut que donner les plus grands éloges à cette association; le bien qu'elle fait dans l'émigration est immense tout ici est philanthropie et patriotisme : tous les chefs, tou les membres de l'association sont Polonais, et tous connus pa leur dévouement à la cause de l'indépendance de la Pologne^s Malheureusement, comme nous l'avons déjà dit, les ressources pécuniaires ne répondent pas au désir de l'association; et, en son nom, nous faisons aujourd'hui un appel aux amis de la Pologne et de l'humanité. Les offrandes doivent être adressées au général Kniaziewicz, place de la Madeleine, n° 3, ou au général Pac, rue Godot-de-Mauroy, n° 26.

— Nous avons promis de donner quelques détails sur le banquet donné par la Société Littéraire Polonaise, auquel ont assisté les deux honorables amis de la Pologne, MM. Bignon et Fergusson. Cette fête, à laquelle 70 Polonais prirent part, fut donnée par la Société à son président, le Prince Czartoryski, à l'occasion de sa fête. La réunion a été brillante, la présence des dames polonaises l'embellissait. Après le premier toast porté à la santé du Prince, et son discours patriotique, un toast fut offert aux deux nobles défenseurs de la Pologne. M. Fergusson a répondu avec la gravité et l'énergie qui le caractérisent. « Je ne peux, dit-il, vous exprimer comme je le voudrais, et surtout dans une langue étrangère, les sentimens de reconnaissance dont je suis pénétré à votre égard; l'honneur que vous avez daigné faire à mon honorable ami, M. Bignon, et à moi, sera un des plus beaux souvenirs de ma vie!... En embrassant votre cause, Messieurs, avec toute l'énergie de mon ame, j'ai embrassé une noble cause, une cause européenne, et je n'ai fait que mon devoir. Car, où irons-nous chercher, si ce n'est en Pologne, un dévouement national aussi héroïque, des sacrifices aussi gigantesques? Tout est grand, tout est sublime dans votre révolution. Je peux vous assurer que je ne me lasserai jamais de la défendre, et que je ferai tous mes efforts pour coopérer à la renaissance *de l'ancienne Pologne*, libre et indépendante, la meilleure garantie du bien-être et de la liberté de l'Europe entière. »

Un tonnerre d'applaudissemens a couronné cette allocution chaleureuse, cette profession de foi naïve du noble représentant. Après un moment de silence l'honorable M. Bignon prit la parole; il témoigna à la société sa gratitude et crut devoir l'accompagner d'une allocution aux dames polonaises : « Tout en m'associant, dit-il, au discours de mon honorable ami, M. Fergusson, permettez-moi d'exprimer mon admiration à la vue de ces dames polonaises qui embellissent notre réunion, et dont le patriotisme et le dévouement héroïque étonnent le monde entier. Quel est l'homme qui ne conserve une vive et profonde sympathie pour la malheureuse Pologne? Je suis heureux de me trouver ici parmi mes anciens amis, au milieu desquels j'étais il y a quinze ans; je vous retrouve aujourd'hui, Czar-

toryski, Niemcewicz, Kniaziewicz, Pac, Uminski, entourés de vos compatriotes qui vous ont secondés dans vos efforts. Ils seront couronnés de succès; honneur à la Pologne, honneur à ses braves défenseurs.»

Le discours de M. Bignon a été reçu avec de grands applaudissemens; chacun y trouvait une nouvelle garantie des nouveaux services qu'il rendrait à la Pologne. — Plusieurs autres orateurs ont encore pris la parole : le Comte Louis Plater proposa un toast à l'Allemagne; il fut l'occasion d'un discours très éloquent de M. Spazier. Le vénérable Niemcewicz a offert un toast à l'armée polonaise; M. Borzewski, compagnon de l'infortuné Zawisza, à la mémoire de ce jeune héros et à celle de Wolowicz, Dziewicki, Palmart, Szpek et Giecold, juridiquement assassinés par les satellites du cruel Nicolas. « Que le sang de ces matyrs, dit M. Borzewski, retombe sur le tyran, sur ses enfans et les enfans de ses enfans.» Le dernier toast fut porté par le Comte Plater, vice-président de la société, et consacré à l'union de la France et de l'Angleterre, à cette gardienne de la nationalité polonaise. Ce toast fut reçu avec le plus grand enthousiasme; bientôt après on se sépara, et chacun emporta avec lui la conviction que cette union enfantera la renaissance de la Pologne.

POLOGNE SOUMISE.

I. *Actes du gouvernement.* — La Russie, en étendant son influence sur l'Europe, veut en même temps se mettre, autant que possible, à l'abri de l'invasion des idées européennes. C'est l'Asie qui doit agir; la réaction de l'Europe ne doit point être admise. Nous voyons cette tendance dans toutes les mesures de Nicolas, et nommément dans le décret du conseil d'administration de Varsovie, émané le 15 octobre dernier (1), par lequel il est non seulement défendu de construire des habitations quelconques à un quart de mille de la frontière sur toute son étendue, mais même de réparer celles qui existent. Le royaume de Pologne doit être ceint d'une lisière de déserts : le tout pour rendre l'action des agens de police plus efficace, et pour opérer une fermeture de limites aussi parfaite, aussi hermétique que possible.

Cependant, la *russification* de la Pologne va son train. Les domaines de l'Etat avaient été jusqu'ici affermés à des tenanciers avec lesquels on stipulait les clauses du bail, d'après des réglemens généralement établis. On commence à présent à donner ces fermes à des généraux russes (2), en récompense de leurs services. C'est un usage constant dans la vieille Russie; on l'introduit dans la *Russie nouvelle;* un ukase du 3 décembre 1833 (3) établit dans les provinces polonaises des tribunaux dits *de conscience*, qui sont en usage en Russie, et qui, nullement compatibles avec les lois polonaises, n'étaient pas connus dans ce pays. C'est ainsi que Nicolas veut de toute manière russifier

(1) Voyez le Dziennik Powszechny, du 7 janvier 1834, N° 6. — (2) V. le même, du 14 janvier 1834, N° 13. — (3) V. le même, du 1er janvier 1834, N° 31.

la Pologne en détruisant la langue, les lois, les usages et la religion.

Une importance de plus en plus grave est donnée dans le royaume nominal à la religion grecque. Sur quatre millions d'habitans, il n'y a dans ce pays que quelques milliers qui la professent; et pourtant un décret pompeux, du 6 novembre 1833 (1), vint de spécifier les priviléges de l'Eglise au détriment de l'administration.

Domination religieuse d'une part, rigueurs matérielles de l'autre : un nouveau décret, du 8 décembre 1833, prescrit de faire dans les livres d'hypothèques du royaume des clauses de confiscations contre beaucoup de Polonais, et des ordres précédens ont expliqué que ces clauses auront leurs résultats, c'est-à-dire la confiscation réelle qui pourra avoir lieu en vertu d'une sentence judiciaire et même d'un simple ordre impérial. N'est-ce pas du despotisme asiatique?

La même justice s'exerce dans les provinces où un nouvel ordre (2) fait confisquer les domaines d'un grand nombre de propriétaires de la Volhynie et de la Podolie.

II. *Faits relatifs à la Pologne.* — Les journaux polonais de Varsovie ont porté à notre connaissance l'arrivée à Cracovie de M. Hadziewicz, peintre connu, qui, après s'être perfectionné dans son art en Italie, est revenu dans ses foyers. C'est dans sa mélancolie qu'il devra chercher ses inspirations, car tout ce qu'il verra ne lui fournira que des scènes de malheurs et de désespoir. Ces mêmes journaux nous ont beaucoup étonnés en engageant le public à célébrer le centième anniversaire de la naissance de Krasicki, surnommé le prince des poètes polonais; de ce Krasicki, dont, au premier partage, on regrettait la perte comme celle d'une quatrième province. D'où vient que l'administration russe veuille tolérer le culte d'une gloire littéraire nationale? La censure a peut-être eu ici un moment d'oubli, ou bien c'est un leurre.

Un événement singulier a eu lieu; on a vendu à Calcutta une cargaison de zinc polonais. Cette nouvelle est arrivée à Varsovie au commencement de janvier dernier. C'est un résultat tardif de l'administration polonaise qui, par l'entremise de sa banque, avait voulu faire un essai pour ouvrir un débouché aux productions minérales du royaume. Si jamais la Pologne revient à elle-même, nous lui conseillerons de ne pas négliger l'exploitation du zinc, qui est destiné à jouer un rôle important dans les applications industrielles et peut-être dans la marine.

Une fabrique de glaces vient, dit-on, de s'établir à Marie-Mont, près de Varsovie. Nous admirons le courage des entrepreneurs qui s'établissent sur un volcan, et nous nous réjouissons de tout bien, même matériel, qui vient consoler ce pays de larmes et de misère. Sous ce dernier rapport, nous applaudissons aux efforts bienveillans de ceux qui ont contri-

(1) Voyez le Dziennik Powszchny, du 17 janvier 1834, N° 16. — (2) V. le même, du 29 janvier 1834, N° 28.

bué par leurs offrandes à relever l'établissement de la soupe à la Rumfort, qui a été distribuée à cent dix personnes par jour.

Nous ne parlerons pas de deux articles du journal officiel de Varsovie, relatifs à l'émigration polonaise, et dont l'un est rédigé dans le sens du discours de M. d'Argout, prononcé à la séance du 25 janvier dernier, et l'autre reproduit ce que la Gazette de Prusse dit des Polonais embarqués pour l'Amérique. Nous nous bornerons à faire observer qu'il est humiliant pour M. d'Argout d'être approuvé par une gazette russe censurée, et qu'il n'est pas honorable pour la Gazette de Berlin, quelque russe qu'elle paraisse, de trouver de l'écho à St-Pétersbourg.

Confiscations opérées en Podolie.

Nous avons donné dans le septième numéro la liste de quarante-deux personnes dont les biens avaient été confisqués dans le seul gouvernement de Grodno. Nous nous proposions d'insérer dans cette livraison la liste des familles dépouillées de leur fortune dans le gouvernement de Podolie, par ordre de l'empereur. Cette liste était déjà composée, mais à cause de son étendue, force nous a été de la supprimer, à notre grand regret. Nous nous bornerons donc à donner le chiffre des familles dont les biens ont été confisqués. Une circonstance qu'il est essentiel de mentionner, c'est que, quoique ces séquestres et ces confiscations aient eu lieu il y a plus d'un an, ils n'ont été annoncés officiellement qu'à des dates toutes récentes. Ainsi, la Gazette de Pétersbourg et la Gazette de Moscou ont porté l'ordre de confiscation le vingt-six décembre dix-huit cent trente-trois, le Courier de Lithuanie le vingt-un novembre, et la Gazette de Varsovie le seize décembre. Vingt-une familles ont été dépouillées dans le gouvernement de Podolie; quarante dans le district de Kamenetz; dix-huit dans le district de Proskurow; cinquante-quatre dans le district de Letitschew; quarante-cinq dans le district de Vinidziz; sept dans le district de Brazlaw; vingt dans le district de Haisin; dix dans le district d'Olgopol; quinze dans le district de Batt, dix-huit dans le district de Jampol; huit dans le district de Mobilew; seize dans le district de Ouchitz.

III. *Statistique.* — La production des laines et leur exportation hors du royaume de Pologne semblent augmenter. Il est temps que l'administratiou songe à réparer, au moins matériellement, les malheurs de ce pays. Voici un tableau des prix moyens des laines de six qualités différentes en 1832 et 1833:

PRIX MOYEN DU QUINTAL EN FRANCE

	EN 1832.	EN 1833.
Première qualité,	360	432
Deuxième,	288	460
Troisième,	261	318
Quatrième,	223	270
Cinquième,	180	256
Sixième,	144	194

La Banque de Varsovie a employé, dit-on, plus de deux millions de francs pour encourager l'éducation des brebis. La valeur des laines exportées s'est élevée, en 1833, à 1,431,328 fr.; en 1829, elle ne montait qu'à 123,313 fr. (1). Une des feuilles de Pétersbourg (2) contient un tableau comparatif des établissemens d'instruction publique des années 1830 et 1831, qui prouve une décadence sensible dans cette partie. L'extrait suivant est relatif aux provinces polonaises de Wilna, Grodno, Minsk, Białystok.

DÉNOMINATION des Institutions.	NOMBRE des Institutions.		NOMBRE des Professeurs et Maîtres.		NOMBRE des Étudians.	
	1830	1831	1830	1831	1830	1831
1. Universités	1	1	116	95	1321	120
2. Lycées	1					
3. Gymnases.	12	7				
4. Écoles secondaires.	59	22	880	306	19079	6654
5. Écoles primaires. .	261	45				
6. Pensionnats. . . .	60	17				
	394	92				

En comparant le nombre des étudians dans ces quatre provinces polonaises, qui comptent tout au plus trois millions d'habitans, à celui des étudians dans l'empire de Russie, on obtient les résultats suivans :

	NOMBRE D'ÉTUDIANS.			
	Universités.		Autres Écoles.	
	1830	1831	1830	1831
Empire russe.	3412	2295	79420	68367
Les 4 provinces polonaises.	1321	120	19079	654
RAPPORT.	1/3	1/23	1/4	1/11

Ce tableau prouve :

1° Que si l'instruction publique n'a pas prospéré dans l'empire russe, elle a été violemment comprimée en Pologne.

2° Que si, en 1830, avant la guerre, cette instruction a été

(1) Voyez le Dz. Pow. du 17 octobre 1833, n° 283..

(2) L'Abeille du Nord, des 6 et 7 octobre 1833, nos 226, 227,

proportionnellement beaucoup plus répandue parmi les Polonais que parmi les Russes, le gouvernement russe a tout fait pour la faire tomber en Pologne au dessous des rapports naturels.

Les chiffres sont ici plus éloquens que la parole, et une feuille russe censurée en garantit l'authenticité.

BULLETIN LITTÉRAIRE.

VANDA.

Tel est le titre d'un roman que vient de publier le libraire Bossange père, et qui est l'ouvrage d'une princesse polonaise. C'est un roman historique. L'action se passe au huitième siècle, dans les premiers temps de la nation polonaise. Lech, frère de Cracus qui avait été nommé roi par les Polonais, le tue dans une chasse pour monter sur son trône. Quelque temps après le crime est découvert, et le meurtrier est banni. Cracus avait été un bon roi et aimé; Lech presque un tyran. Après son expulsion, les Palatins offrirent la couronne à Vanda, qui alla, comme de coutume, se faire couronner à Gnesne, où se rendent des ambassadeurs de presque tous les rois de l'Europe, et même plusieurs princes. Là est le jeune Charles qui sera Charlemagne, Don Froïla, prince des Asturies, etc. Dans la foule des grands la reine a distingué un chevalier qui ne lève jamais sa visière, et qui par conséquent est inconnu à tout le monde. Vanda en devient éprise; son amour est partagé. Alexis (nom du chevalier) lui sauve la vie lors du couronnement; enfin il se fait connaître, quoique malgré lui. Alexis n'est autre que le roi des Germains, Rüdiger, dont Vanda a déjà refusé la main. Cependant, ils prennent la résolution de s'unir. Mais Rüdiger apprend par un message que Vanda ne peut être son épouse. Les dieux ont déclaré, par la voix des oracles, qu'elle doit rester vierge. Désespéré, il va consulter le même oracle qui lui répond que ce n'est que par les armes qu'il pourra reconquérir ce qu'il a perdu. Il se met donc en campagne, et marche contre la Pologne. Les deux armées sont en présence. Le signal est donné; mais les troupes de Rüdiger refusent de marcher, et déclarent qu'elles ne veulent point combattre contre les troupes de celle qui devait être leur reine. Le prince des Germains, dans son désespoir, se perse de son épée, et Vanda se précipite dans la Vistule.

Tel est ce roman réduit à sa plus simple expression. L'intrigue, quoique peu compliquée, ne manque pas d'intérêt. Il y a des pages bien écrites, certains passages fort bien pensés, quelques caractères bien tracés. Ce qu'on pourrait reprocher à ce livre, c'est l'absence de couleur locale. Charlemagne est là nul; il ne fallait pas l'y mettre pour si peu. Rüdiger, Don Froila ressemblent à deux soupirans du dix-huitième siècle. Dans tout l'ouvrage, rien de barbare, rien de sauvage. Les Polonais de 780 sont les Français de 1780; mille ans de différence, c'est peu de chose. Ce ne sont pas là ces sarmates que Tacite nous représente errant au fond des forêts, sans villes, sans commerce, se retirant la nuit dans leurs chariots recouverts de peaux en forme de tentes. J'avoue que je ne m'attendais guère à retrouver au huitième siècle, chez ces mêmes sarmates, des palais à plusieurs appartemens, des appartemens à plusieurs pièces; des lits travaillés en relief, placés au fond d'alcoves fermées de tous côtés par des rideaux de soie verte à grands ramages, et garnis d'une espèce de frange en argent, etc., etc.

Nous croyons, nous, que ces premiers momens de la naissance d'une société, de l'agglomération des individus et des familles, cette grande figure de Cracus, ces siècles où la Pologne naissante était encore païenne au moyen-âge, ces mœurs plus qu'à demi-barbares, jetées sur les frontières de l'empire d'Orient, tout cela devait être autrement représenté. Du reste, si l'auteur ne nous a pas donné un roman avec des couleurs historiques, s'il ne nous a pas peint des individus, un peuple, un pays tels qu'ils ont été, tels qu'ils ont dû être, du moins il nous a donné un roman intéressant; et, en vérité, pourquoi exiger autre chose d'un roman : à l'histoire à nous instruire, au roman à nous intéresser.

La vieille Pologne. — Nous aurions dû parler déjà depuis longtemps de la grande et belle entreprise de M. Charles Forster, qui se propose de faire connaître à la France les poésies patriotiques de Niemcewicz. Cet ouvrage, publié par livraison, est intitulé : La vieille Pologne; il doit avoir douze livraisons, dont chacune contient trois chants ou légendes traduites en vers français par les meilleurs poètes de notre époque, et ornées de riches dessins par MM. Adam, Charlet, Dévéria, Kurowski, Maurin, Tellier, Léon Noel, Sarnecki, etc.; avec des notices qui formeront un riche tableau de l'histoire de Pologne depuis 800 jusqu'à 1796. L'ouvrage est déjà parvenu à la 4e livraison qui sera publiée incessamment. Cette riche entreprise ne laisse rien à désirer : luxe typographique, beau format, choix de sujets, belle poésie, vignettes élégamment exécutées; tout concourt à faire de cet ouvrage un des plus beaux monumens qu'aient élevé le talent et le patriotisme. Nous nous proposons d'y revenir et d'en parler plus au long.

— Notre Histoire. — La troisième livraison du recueil périodique intitulé : Notre Histoire, contient un précis de l'histoire de Pologne depuis son origine jusqu'à nos jours, qui nous a semblé fort remarquable. Les événemens sont racontés très rapidement, il est vrai; mais on peut se faire néanmoins, d'après ce court tableau, une idée de ce qu'a été la Pologne, et du haut rang qu'elle occupe dans les annales des nations. Nous ne nous permettrons qu'une critique, c'est que l'auteur a trop oublié la religion. Dans l'histoire de Pologne, c'est une partie capitale, le premier mobile des rois, des nobles et du peuple. Si la France est aujourd'hui dans une indifférence complète en matière de religions, on pourrait peut-être même dire athée, il n'en est pas ainsi des autres nations, et de la Pologne encore moins.

La Voix du Peuple, *journal de la propagande démocratique et des intérêts polonais.* — Nous avons reçu quinze numéros de ce journal, qui se publie à Bruxelles. Sa rédaction vient de perdre M. Ad. Barthels; elle reste donc sous la sauve-garde de MM. Worcel, Pułaski, Lelewel et A.-C.-G. Jobert. Nous sommes loin de partager les doctrines subversives de ce journal qui se dit être l'organe des *intérêts de la Pologne;* et c'est avec douleur que nous voyons l'aveuglement des Polonais qui leur fait entreprendre une chose si préjudiciable à leur cause. Si nous avons un conseil à donner à ceux qui veulent servir la Pologne, c'est celui de ne jamais faire de la cause polonaise l'instrument aveugle d'un parti, et de savoir apprécier l'hospitalité que trouvent les enfans dispersés de la Pologne. Aujourd'hui, plus que jamais, l'union est nécessaire aux Polonais : est-ce la consolider que de semer la discorde entre des hommes déjà assez aigris par les malheurs. Il est bien temps de reconnaître les *vrais intérêts* de la Pologne!

Nowa Polska. Ce journal, publié à Paris dans la langue polonaise, adopte les principes de la *Voix du Peuple* avec une pétulence extraordinaire : rien n'est sacré par lui ; il ne connaît ni religion, ni société, ni réputation ; tout repose sur des bouleversemens, des élémens de troubles, et l'anarchie la plus complète, la plus absolue. Presque tous les numéros sont remplis d'invectives grossières contre des hommes honorables. Heureusement cette feuille fait, dit-on, peu de prosélytes. Elle a publié 24 numéros.

— La revue anglaise *The Parliamentary Review,* vient de publier un article très considérable intitulé LA RUSSIE TELLE QU'ELLE EST, ou oppression, crimes, intrigues et cruautés de son gouvernement. C'est un tableau très vif de ce monstrueux état et de son gouvernement plus monstrueux encore. On répond par des faits aux panégyristes qu'il trouve jusque dans les pays civilisés de l'ouest. On expose là par quels moyens la Russie s'est élevée, et quel est son passé, son présent et son avenir, ou du moins l'avenir qu'elle se promet, car les projets de la Russie sont immenses, et aucun conquérant n'en a jamais rêvé d'aussi ambitieux.

NOUVELLES DIVERSES.

—Le Moniteur algérien annonce que le vice-roi d'Egypte, tout en sympathisant avec la cause des Polonais, ne pourra plus les employer dans son armée, mais qu'il pourvoira aux frais de leur retour en France.

—Le général Dembinski, qui a offert ses services à Mehemet-Ali, vient de donner sa démission, et va revenir en France.

— Un réfugié polonais résidant en Angleterre, et qui se trouvait dans la plus grande misère, vient d'épouser une jeune dame qui possède une fortune de 250,000 francs. Nous espérons qu'il n'oubliera pas, dans sa prospérité, ses malheureux compagnons d'infortune.

— Un nouveau traité vient d'être conclu à Saint-Pétersbourg entre la Russie et la Turquie ; il a été signé le 29 janvier dernier par Achmet Pacha ; cette nouvelle importante a été communiquée officiellement aux cours de France, d'Angleterre et de Prusse.

— M. Krempowiecki, un des membres les plus actifs du parti démocrate polonais, vient d'être expulsé de France. Il est parti pour l'Angleterre, et a adressé dans le *Populaire* ses adieux aux ouvriers de Paris.

— La *Gazette d'Augsbourg* nous annonce la condamnation à mort de Pierre Wysocki, qui a pris une si noble part dans la révolution polonaise. Blessé pendant l'assaut de Varsovie dans la batterie de Wola, il fut fait prisonnier par les Russes, et depuis soumis aux plus affreux traitemens. Pendant sa longue incarcération il n'a point démenti son sublime caractère. Le recours en grâce lui est encore resté, triste privilége dans un pays où les affreux travaux dans les mines menacent les graciés.

— Les travaux littéraires des réfugiés polonais ne discontinuent pas. Un journal polonais vient d'être réimprimé à Paris ; c'est le dernier organe de la Pologne libre de 1831, intitulé *Gazette de Zacroczym* et publié au camp après la prise de Varsovie.

— Deux Polonais, MM. Wasilewski et Laski, furent arrêtés le 25 février à la préfecture de police, lorsqu'ils s'y rendaient pour obtenir un permis de séjour. Le général Dwernicki, président du comité polonais, vient de protester contre cette injuste arrestation. Le journal de Paris a donc été induit en erreur, en affirmant que ces deux Polonais *se sont glissés furtivement à la préfecture.*

— Les pétitions en faveur des réfugiés polonais ne discontinuent pas; à la séance de la Chambre des députés, du 10 février, M. Georges Lafayette en a déposé une sur le bureau au nom et de la part du général Lafayette.

— Nous venons de recevoir le compte rendu, publié par les réfugiés polonais en Suisse avant leur expédition savoyarde, des sommes qui leur avaient été envoyées pour leur entretien.

Voici l'état des recettes :

Fourni par les Polonais, 22,730 fr. 50 c.; par les Anglais, 10,750 fr. 50 c.; par les Suisses, 7,006 fr. 50 c.; par les Français, 3,577 fr. 45 c.; par les Allemands, 1,763 fr. 60 c.

On ne verra pas sans étonnement que malgré leur état de misère, les Polonais ont fourni la plus forte somme.

— On nous annonce le départ pour Saint-Pétersbourg de Paszkiewicz qui est remplacé dans ses fonctions par le général Kreutz. Il est dans les goûts de l'empereur Nicolas d'entendre des rapports verbaux de ses hauts fonctionnaires. Puissent-ils lui dire la vérité!

— L'affaire de Savoie est comme l'affaire de Francfort le prétexte de nouveaux abus de la Sainte-Alliance, qui veut à toute force rétrécir l'influence politique de la Suisse, et frapper les réfugiés qui s'y trouvent de nouvelles rigueurs. La gazette de Lausane dit que les ministres des trois grandes puissances et celui de Sardaigne ont décidé dans une conférence récente qu'ils appelleraient l'attention de leurs cours respectives à l'égard de la propagande en Suisse, qu'on menacerait même d'une occupation, dans le cas où les hautes puissances ne recevraient pas les assurances qu'elles réclament. Il paraît qu'on s'occupe en même temps d'expulser les Polonais de la Suisse.

— Une lettre de Toulon nous annonce que le brick le *Sylphe* a reçu l'ordre de mettre immédiatement à la voile pour transporter à Alexandrie les dix-sept Polonais qui ont trouvé à Hyères un accueil si hospitalier.

— Les quatre-vingt-douze Polonais enfermés au château d'Avenches ont unanimement refusé de souscrire aux vues du ministère français, qui consentait à leur accorder le transit par la France, afin de s'embarquer pour une autre destination, sous la condition que les réfugiés prendraient l'engagement de se soumettre à toutes les mesures de surveillance qu'on jugerait à propos d'adopter envers eux. Le Nouvelliste Vaudois dit « que le directoire fédéral ayant reçu la communication et la décision du gouvernement français, a invité d'une manière pressante le conseil-d'état de la Suisse à contraindre les Polonais à signer la déclaration exigée par le ministère français. »

AVIS AUX ABONNÉS.

Quelques uns de nos abonnés à six mois dont l'abonnement est expiré en décembre dernier, n'ayant pas renouvelé leur souscription, la Direction du *Polonais* a néanmoins décidé que le journal leur serait envoyé comme par le passé. Les personnes qui sont dans l'intention de ne pas continuer leur abonnement sont priées de renvoyer à la Direction les livraisons du dernier trimestre.

Ceux d'entre nos abonnés qui, par suite des négligences de la poste, de quelque erreur dans l'adresse, ou par quelque autre cause, recevraient inexactement notre journal, sont priés d'en informer la Direction, qui s'empressera de faire droit à leur réclamation.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

POUR TOUTE LA FRANCE.		POUR L'ÉTRANGER.	
Six mois	6 fr.	Six mois	8 fr.
Un an	10 fr.	Un an	14 fr.

ON SOUSCRIT A PARIS:

AU BUREAU DU POLONAIS,

RUE NOTRE-DAME-DES-VICTOIRES, 34.

TREUTTEL ET WURTZ, rue de Lille, 17.
HECTOR BOSSANGE, quai Voltaire, 11.
PAULIN, place de la Bourse.
HEIDELOFF ET CAMPE, rue Vivienne, 16.

A L'ÉTRANGER:

AMSTERDAM........... *Muller et Comp.*
BALE.................. *Schweighaeuser.*
BERLIN........... *Duncker et Humblot.*
BRESLAU.................. *G. Th. Korn.*
BRUXELLES...................... *Lespine.*
CARLSBAD...................... *Franiek.*
COPENHAGUE.............. *Gyldendahl..*
DRESDE.......................... *Arnold.*
FRANCFORT............... *Jugel, Jaeger.*
GENÈVE.............. *Ab. Cherbuliez.*
HAMBOURG......... *Hoffmann et Campe.*
LEIPZIG. *Brockhaus, Cnobloch, Dyck.*
LÉOPOL....................... *Milkowski.*
LONDRES.... *Treuttel et Wurtz, Lowell.*
KOENIGSBERG................ *Borntræger.*
MANHEIM.............. *Schwan et Gætz.*
MUNICH........................ *Lindauer.*
NEW-YORK.......... *Bérard et Mondon.*
NOUVELLE-ORLÉANS. .... *Boismarre.*
NUREMBERG....................... *Campe.*
PESTH............. *Wigand, Hartleben.*
POSEN.................. *Mittler, Munk.*
PRAGUE.............................. *Calve.*
PRESBOURG....................... *Wigand.*
STOCKHOLM...... *Normann et Engstræm.*
STUTTGART........... *Cotta, Hoffmann*
VIENNE....... *Rohrmann et Schweigerd.*
ZURICH........... *Orell, Fussli et Comp.*

Et chez les principaux Libraires et Directeurs de Postes.

AVIS ESSENTIEL.

La Direction du *Polonais,* désirant être informée de toutes les publications, de quelque nature qu'elles soient, relatives à la Pologne, invite les Libraires et les Éditeurs de France et de l'étranger à lui faire connaître les ouvrages qu'ils publient, ou à lui en envoyer un exemplaire.

Tout ce qui concerne l'Administration et la Rédaction doit être envoyé franc de port *au Directeur du* Polonais, *rue Notre-Dame-des-Victoires*, *n°* 34.

TYPOGRAPHIE DE A. PINARD, QUAI VOLTAIRE, 15.